

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 38.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, laligne, 10 centims.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 16 SEPTEMBRE 1880

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de toutes celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif; il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et ceux qui sont en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

## M. NARCISSE VALOIS

Nous sommes toujours heureux de pouvoir offrir à l'admiration de nos lecteurs la vie de nos compatriotes qui, dans le commerce et l'industrie, se sont distingués par leur esprit d'entreprise, leur patriotisme et leurs vertus. Nous l'avons déjà dit : il faut rendre hommage aux services rendus à la société par l'homme de profession, mais nous avons encore plus d'admiration pour ceux qui, dans le commerce et l'industrie, donnent à notre population l'exemple du travail et de l'esprit d'entreprise, font vivre par leur activité des milliers de familles, et démontrent que même dans les affaires nous pouvons lutter contre nos compatriotes d'origine anglaise lorsque nous sommes sur un pied d'égalité.

M. Valois était un de ceux-là, un de ces hommes actifs et entreprenants qui cherchent à concilier l'intérêt public et national avec leur propre intérêt. Bon père, bon citoyen, excellent catholique, il cherchait en toutes choses le bonheur de sa famille, l'honneur de ses compatriotes, le bien de la société et de la religion. Pendant quarante ans, on l'a vu à l'œuvre et jamais il ne s'est démenti, toujours on l'a vu à la tête de tous les bons mouvements, de toutes les entreprises nationales, de toutes les œuvres de charité.

M. Valois était né à Vaudreuil en 1811, d'une famille de cultivateur. Il entra au collège de Montréal à l'âge de douze ans, et en sortit après sa rhétorique pour entrer comme apprenti tanneur et corroyeur chez M. Simon Valois, son oncle, qui le prit sous sa protection.

En 1837, il succéda à M. Simon Valois qui reconnut son mérite, et lui donna une grande marque de confiance en lui remettant son établissement entre les mains.

Disons en passant que M. Narcisse Valois fut alors ce qu'il n'a cessé d'être, un véritable patriote. Il était l'un des "Fils de la liberté," et fut obligé de se cacher pendant les troubles pour échapper à la prison.

M. Valois ne commença à prospérer sérieusement qu'en 1840, comme tanneur et marchand de cuir.

Voyant que la demande du cuir devenait considérable, il eut l'idée, en 1844, d'ouvrir une tannerie dans un endroit de la campagne où l'écorce de pruche pouvait être achetée à bon marché. Il jeta les yeux sur le village de Ste-Scholastique qui était alors peu considérable, et y créa un établissement qui a beaucoup contribué à faire de ce village une place d'affaires.

Il prit plus tard en société M. L.-C. Leduc, homme honnête et capable.

En 1862, il ouvrit une manufacture de chaussures sur la place Jacques-Cartier. Il eut d'abord pour associé M. Pierre Labelle, et plus tard son fils, M. Jude Valois.

Pendant plusieurs années, M. Valois perdit de l'argent avec cet établissement, et il vint un moment où il eut l'idée de l'abandonner; il fut retenu par la généreuse pensée que fermer son établissement c'était priver plusieurs centaines de personnes de leur pain quotidien.

Il continua et fit pendant quelque temps d'excellentes affaires; mais les mauvais jours arrivèrent, la crise, la terrible crise financière éclata. Comme tant d'autres M. Valois en fut victime; il lutta vainement contre la mauvaise fortune, elle fut

plus forte que lui. Ces revers l'accablèrent et affectèrent sa santé. Il comprit qu'à son âge il n'aurait ni le temps ni la force de refaire sa position et d'assurer l'avenir de sa famille comme il l'aurait voulu. On le vit décliner sensiblement, et ses amis comprirent qu'il ne remonterait pas le courant qui l'entraînait. Ayant toujours vécu en bon chrétien il vit arriver la mort sans frayeur et se résigna de bon gré à la volonté de la providence.

Il laisse une nombreuse famille qui ne peut trop regretter celui qu'elle a perdu.

L.-O. D

## ÇA ET LÀ

Le *Journal des Trois-Rivières* et quelques autres journaux, ne sachant comment répondre à ce que nous avons dit, nous condamnent pour ce que nous n'avons pas dit. Ils persistent à prétendre que nous prêchons la révolte contre les doctrines énoncées par nos évêques relativement au secret de la confession.

Le *Canadien* cite le mandement publié par les évêques quelque temps avant l'arrivée de Mgr Conroy, et parle de manière à faire croire que c'est le seul bon. Les autres, et en particulier la lettre pastorale du 22 octobre 1877, ne vaudraient rien.

Le *Nouveau-Monde* a répété cent fois, dans un article de quatre grandes colonnes, que le clergé avait le droit de se mêler de politique, et que son influence était moins à craindre que celle d'une foule de gens qui écrivent ou péorent sur les *hustings*.

Avons-nous dit le contraire? Evidemment, nos confrères sont trop intelligents pour ne pas comprendre les distinctions que nous avons faites en nous appuyant sur les mandements des évêques, mais l'esprit de parti les pousse à dénaturer nos paroles afin d'avoir l'occasion de faire du zèle.

Jusqu'à la *Minerve* qui, à propos de la prime de L'OPINION PUBLIQUE, insinue sournoisement que nous avons voulu attentir au secret de la confession et à la liberté du culte.

M. Gélinas s'oublie, il est en train d'imiter son *ami* Tardivel. Ayant fait ce que sa conscience lui dictait, il devrait, respectant les convenances, se rappeler qu'il était hier encore notre collaborateur. Sa religion ne doit pas l'obliger de faire des insinuations aussi malveillantes.

Il faut que notre position soit bien forte pour qu'on ne puisse nous répondre sans avoir recours à l'injure et au mensonge, et il faut qu'on ait peu de confiance dans le clergé pour essayer de lui faire croire que nous sommes son ennemi.

Les ennemis du clergé sont ceux qui le trompent en approuvant publiquement ce qu'ils condamnent privément dans des termes que nous ne voudrions pas employer. L'avenir dira quels ont été les véritables amis du clergé et de la religion dans ce pays.

Nous aurions peut être du, dans notre intérêt personnel, ne pas nous exposer à la malice de nos adversaires et ne pas leur fournir l'occasion qu'ils cherchaient de nous faire du tort et de faire preuve de leur zèle néfaste pour le clergé; nous jouons un rôle ingrat et dangereux, mais que deviendraient la religion et la liberté politique dans ce pays, si personne n'avait

le courage de signaler les dangers qui les menacent?

Notre consolation est de savoir que nous sommes l'écho d'un bon nombre de prêtres distingués et de bons citoyens appartenant aux deux partis et que Celui qui connaît et voit tout saura faire la différence entre nos motifs et ceux de quelques-uns de nos adversaires.

Le *Nouveau-Monde* dit que nos articles l'ont surpris vu que depuis quelque temps nous paraissions nous rapprocher des conservateurs.

Si pour être conservateur il faut sacrifier ses droits de citoyen, renoncer à son jugement et à sa conscience, se taire quand c'est un devoir de parler, approuver ce qu'on condamne pour ne pas se faire de tort, nous ne le serons jamais.

\* \*

Une action en séparation de biens intentée par madame Trudel contre son mari, a fait quelque bruit. Ceux qui connaissent M. le sénateur Trudel savent qu'il n'est pas responsable de ses infortunes domestiques. Si on peut reprocher à M. Trudel trop de raideur dans les principes, on ne peut s'empêcher de l'estimer et de reconnaître que sa conduite privée est conforme à ses principes; il pratique sincèrement ce qu'il croit profondément. Ils ne sont pas assez communs ces hommes-là pour qu'on ne leur rende pas justice.

Une déclaration sous serment de M. Renaud son beau-frère, a dû achever de convaincre tous ceux à qui il pouvait rester des soupçons. M. Renaud a montré du courage en sacrifiant sa sœur pour rendre justice à un homme de bien. Voici cette déclaration :

Province de Québec, }  
District de Montréal. } Cour Supérieure.

Dame M. Z. A. Renaud, demanderesse vs. l'hon. F. X. A. Trudel, défendeur.

Je, Napoléon Renaud, négociant de la cité et du district de Montréal, étant dûment assermenté sur les Saints Évangiles, dépose et dis :

Je suis âgé de vingt-sept ans. Je connais très intimement les parties en cette cause; car outre que la demanderesse est ma sœur, et le défendeur mon beau-frère, j'ai demeuré plusieurs années chez eux, entre les années dix-huit cent soixante-et-dix-huit et dix-huit cent soixante-et-treize.

Depuis, j'ai été en relations continues avec le défendeur, relations sociales aussi bien que relations d'affaires. Quant à la demanderesse, je l'ai aussi fréquentée très souvent et très intimement jusqu'à il y a environ deux ans. Depuis ce temps, j'ai eu cependant de nombreuses entrevues avec elle comme exécuteur testamentaire de feu mon père l'hon. Louis Renaud.

J'ai eu ample occasion de juger de la manière dont M. Trudel dirige l'éducation de ses enfants à qui je porte un grand intérêt. Il y apporte un très grand soin et ne néglige rien pour leur donner une éducation parfaite sous tous les rapports. Il est aussi très bon pour eux et très attentif à tous leurs besoins. Je crois fermement qu'il est du plus haut intérêt de ces enfants, qu'ils demeurent tous, même Paul, le plus jeune, sous la direction et les soins immédiats de leur père, le défendeur. Quant à la demanderesse, je n'hésite pas à déclarer que je ne la considère pas du tout qualifiée pour diriger l'éducation de ses enfants. A part certains soins matériels, tels que ceux de la toilette, par exemple, auxquels elle porte une attention même excessive, elle ne paraît pas comprendre l'importance et même la nature d'une bonne éducation domestique, religieuse et intellectuelle. D'un caractère orgueilleux, vindicatif, égoïste et emporté, elle leur donne très souvent le spectacle d'une personne préoccupée uniquement au soin de satisfaire ses haines et ses volontés les plus arbitraires, même ses caprices pour le triomphe desquels elle se livre à de grands excès. Très sou-

vent elle se répand en injures et en récriminations injustes, grossières et outrageantes contre son mari. Ses intempérances de langage sont telles qu'elle donnent souvent de très mauvais exemples à ses enfants.

J'ai moi-même dit plusieurs fois au défendeur qu'il devrait la faire interdire ou obtenir contre elle une séparation de corps, et je suis certain que le même conseil lui a été aussi donné par plusieurs membres de la famille de la demanderesse. Quant à moi si j'avais été soumis aux mauvais traitements que la demanderesse a fait subir, en ma présence, au défendeur, il y a plusieurs années que j'aurais pris le parti de demander une séparation de corps.

Je déclare qu'en faisant cette déposition je ne suis ni par aucun sentiment de haine contre la demanderesse, mais qu'au contraire, malgré ma relation de parenté vis-à-vis d'elle, je ne le fais que parce que je regarde comme un devoir de rendre justice au défendeur et d'empêcher que l'éducation des enfants ne soit remise entre les mains d'une personne complètement incapable de la diriger. Et j'ai signé.

Signé,

N. RENAUD.

Known and acknowledged before me at Montreal this 3rd september, 1880.

Signé,

P. H. KERNICK,  
Com. Sup. Court.  
District of Montreal.

Son Honneur le juge Torrance a rejeté la requête de madame Trudel, demandant que le plus jeune enfant, âgé de sept ans, lui soit confié, l'hon. juge ne trouvant rien dans la preuve qui puisse priver l'hon. M. Trudel de la direction de ses enfants.

\* \*

*Lovell's Advanced Geography.*—Tel est le titre d'une géographie illustrée que vient de publier M. Lovell. Rien d'instinctif, d'intéressant comme cette géographie qui devrait être traduite en français. On y trouve sur chaque pays du monde tous les renseignements dont on peut avoir besoin, toutes les découvertes les plus utiles de l'histoire et de la science. Tout homme instruit devrait l'avoir dans sa bibliothèque.

\* \*

*Le Saguenay et la Vallée du lac St-Jean.*—Etude historique, géographique, industrielle et agricole, par Arthur Buies.

Voilà un excellent livre, un livre instructif, patriotique dont nous recommandons la lecture à tout le monde. Au moment où on s'occupe tant en Europe des ressources de notre pays, nous devons encourager de toutes nos forces ceux qui travaillent à les faire connaître.

Il n'y a pas de doute que le livre de M. Buies va avoir un excellent effet non-seulement ici mais en Europe.

\* \*

La Cour du Banc de la Reine se propose de renoncer au système absurde d'entendre trente ou quarante causes pendant un terme d'une douzaine de jours et de rendre jugement trois ou six mois après. Les avocats de Montréal ont consenti à ce qu'elle s'ajournât au 1er novembre afin qu'elle eut le temps d'inaugurer un système plus efficace.

M. Pagnuelo doit être content de voir le triomphe d'une des principales réformes qu'il propose.

L.-O. D.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 10 septembre 1880.

Oh ! combien de marins, combien de capitaines, Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines.

Dans ce morne horizon se sont évanouis....  
VICTOR HUGO

Le *City of Vera Cruz*, steamer qui faisait le service entre New-York et les ports des Antilles, vient de sombrer en pleine mer, entraînant avec lui cinquante sept personnes, dont vingt-cinq passagers, le capitaine et presque tout l'équipage. Trois passagers seulement ont pu gagner la rive ainsi que huit matelots.

Le reste a disparu !

Ces quelques lignes résumant une tragédie maritime des plus poignantes ayant pour décor la tempête ! et pour tableau final l'engloutissement !

C'est le 25 août dernier que ce navire,

marqué par la fatalité, quitta pour ne plus revenir le port de New-York.

Il me semble que je le vois encore avec son panache de fumée, sa légère voilure et son pavillon étoilé. Le général Torbert était au nombre des passagers. Chacun admirait en lui le vaillant soldat de Gettysburg, le compagnon de guerre de l'ex-président Grant et l'ami du général Hancock. Un enfant que sa mère tenait dans ses bras et deux jeunes misses complétaient le tableau.

Le capitaine Van Dice me parût soucieux ! peut-être trouvait-il son navire trop chargé ; on assure que cet officier s'en était plaint avant le départ ; plusieurs matelots en témoignent aujourd'hui.

\* \*

Il paraît que jusqu'en face de la Floride le *City of Vera Cruz* s'est assez bien comporté : le vent était parfumé ; le ciel qui dissimulait sa colère étendait de partout son écharpe d'azur ; la surface de la mer ressemblait à une glace de Venise immense, et les voiles des pêcheurs se penchaient curieusement pour s'y mirer.

Trois fois le soleil se coucha dans un lit de pourpre et d'or ; trois fois, le matin, il s'élança au Zénith comme un dieu persan en inondant le ciel et l'onde d'une lumière radieuse.

Mais le dimanche, 29 août, les passagers et l'équipage de ce navire ne devaient plus l'apercevoir !

Des nuages violacés marbraient la voûte céleste et quelques éclairs précurseurs soulignaient la voix caverneuse du tonnerre, qui préludait par des murmures avant d'en arriver à ses terribles explosions.

Un premier coup de vent s'abattit sur le pont et fut suivi d'une lame qui obligea les passagers à se retirer dans leurs cabines.

Le combat de l'homme contre les éléments commençait, il devait être acharné et sans merci.

Tous les vents se coalisèrent entre eux et se ligèrent en outre avec la mer furieuse ; pendant que celle-ci ouvrait des abîmes, les autres poussaient le vaisseau dedans !

Puis un troisième allié arriva à la rescousse, c'était la foudre qui éclata dans la mâture :

—Carguez les voiles et fermez les écoutilles, commanda le capitaine.

Ce fut un coup de vent, aidé d'une vague furieuse qui exécuta la manœuvre : les chaloupes, les voiles et jusqu'à la cheminée du steamer furent emportés dans l'espace. Un autre paquet de mer balaya définitivement le pont : les agrès et quelques hommes de l'équipage furent précipités à la mer ; le capitaine roula dans l'entrepont avec une lame ; les feux de la machine furent noyés du même coup !

Quelle position pour le chef de l'équipage qui se sent responsable de la vie de tous ceux qui sont à son bord !

Obligé de s'observer lui-même et de dissimuler ses propres impressions ; il feint de croire au salut ; il joue l'indifférence et sourit à la mort. Il n'ose pas pleurer sur les siens ni sur lui-même ; il lui est même interdit de songer aux moyens de sauver sa propre vie.

Et cependant, le malheureux a une femme et trois enfants ! Mais qu'importe ! il est le capitaine, et le premier il doit mourir.

\* \*

Pendant quelques heures, le navire privé de son gouvernail et ayant ses feux éteints flottait au gré des vents.

L'impétueux cyclone, comme un serpent de feu, l'enveloppait de toutes parts, le cinglait de coups de foudre et lui ouvrait les flancs.

Le capitaine Van Slice, suivi de ses lieutenants et de son équipage, remonta de nouveau sur le pont, lequel en ce moment était plus dangereux que celui du *Huascar* dans son dernier combat ; ces hommes énergiques essayèrent de le débarrasser de la cargaison qui le chargeait outre mesure. Mais ce fut en vain : les vagues furieuses, devenues avalanches, les balayèrent un à un dans la mer ; les lieu-

tenants, pas plus que le capitaine ne furent épargnés : ils roulèrent les premiers dans l'abîme !

Une heure après—il était environ cinq heures et demie de l'après-midi—le *City of Vera Cruz* sombra par l'avant, entraînant avec lui tous les malheureux passagers et le restant de l'équipage !

\* \*

Je ne raconterai pas le dernier épisode de ce drame lugubre. Les cris, les larmes des femmes affolées, le morne désespoir des époux qui se disent un éternel adieu ; le dernier combat pour la vie des vieux matelots, tout cela me brise le cœur.

Je laisse cela à d'autres plus habiles que moi ; c'est par trop triste !

Que messieurs les dessinateurs de L'OPINION PUBLIQUE s'en chargent. Leur crayon saura mieux que ma plume rendre ce naufrage célèbre.

A l'œuvre donc, chers collaborateurs ! voilà de la besogne toute taillée : donnez de la couleur locale à votre tableau ; n'oubliez pas la foudre, les éclairs, la mer en furie, tracez de main de maître le terrible désespoir qui se manifeste à ce moment suprême sur le visage de la mère qui voit périr son enfant sous ses yeux. Faites cela et les lecteurs de ce journal vous récompenseront en s'écriant :

—C'est horriblement beau !

ANTHONY RALPH.

## À LA PRESSE

M. Pagnuelo commence son ouvrage sur la réforme judiciaire en faisant à la presse un appel qui sera entendu, nous l'espérons.

—*La Réforme Judiciaire !* Nous en avons grand besoin, mais vous ne l'obtiendrez pas maintenant.

—Pourquoi ?

—Parce que vous allez vous heurter à deux grands écueils, l'apathie du public et les préjugés locaux.

—L'apathie du public, nous la secourons ; les préjugés locaux nous les détruirons.

—Comment ferez-vous ? Ne vous flattez pas que le peuple, les députés ou les ministres liront votre livre. Et qu'espérez-vous obtenir tant que l'opinion publique ne se prononcera pas avec emphase ? Etes-vous sûr même de la coopération active de vos confrères du barreau ? Ne vous fiez ni au besoin qu'ils ressentent depuis dix ans de réformes dans l'administration de la justice, ni aux vœux qu'ils font pour les obtenir. Voyez comme ils viennent de laisser mourir de la douce mort des innocents le bill pour la réforme et la protection de leur ordre. Ce bill, préparé depuis un an, accepté par toutes les sections et par le conseil général des avocats, tous l'ont oublié, et les avocats députés à la Chambre, et le procureur-général qui l'avait pris sous sa protection, comme l'avait fait son prédécesseur, l'un des chefs de l'opposition actuelle.

Mon ami paraît avoir raison, mais il a tort. Il a parlé comme un misanthrope qui s'irrite de voir que le monde n'est pas ce qu'il devrait être, et qui ne peut se résoudre à l'accepter tel qu'il est.

L'apathie n'est qu'une des conséquences de notre paresse naturelle. Tout travail demande un effort, un acte de notre volonté, et personne ne le fera s'il n'en voit l'utilité, surtout s'il croit que l'objet qu'on lui propose ne le regarde pas, ou que d'autres sont chargés d'y voir.

Mais quel est celui qui peut dire que l'administration de la justice ne le regarde pas ? Marchands et artisans, bourgeois et paysans, riches et pauvres, savants et ignorants, laïques et ecclésiastiques, tous sont obligés de soumettre leurs différends à la décision des tribunaux, d'invoquer l'aide des officiers de la justice pour se faire rendre ce qui leur appartient ou se protéger contre l'agression.

Il faut donc que tous le sachent : la justice qu'on leur distribue aujourd'hui est souvent une ironie ; la décision arrive quand on n'en a plus besoin, soit parce que le débiteur est devenu insolvable ou parce qu'on y a perdu plus qu'on n'y a

gagné ; on nous traîne de juridiction en juridiction ; certains plaideurs malheureux vont jusqu'à dire que les causes sont jugées par une déesse aveugle qui frappe à droite et à gauche, sans discernement, et dont la balance, inutile pour peser les droits des parties, ne sert plus qu'à peser les frais de justice ; que souvent "on donne à l'une des parties le bien de l'autre sans examen, ou qu'on les ruine toutes deux à force d'examiner." (Esprit des Lois, liv. 29, ch. 1).

Jamais et nulle part on n'a pu répéter avec plus d'apparence de raison cette calomnie atroce : que les officiers de la justice sont les suppôts de la chicane, la forme l'hydre de la chicane, et le palais l'ancre de la chicane. D'ailleurs, sans s'arrêter à ce langage exagéré, le barreau s'est ému depuis longtemps de la manière dont la justice s'administre, et les juges eux-mêmes réclament des changements avec instance.

Mais tout cela ne suffit point encore si l'opinion publique ne s'en émeut au point de forcer les hommes politiques à prendre en main la grande cause de la justice qui intéresse toute la société.

Il faut à tout prix que les justiciables sachent exactement comment la justice se rend dans cette province.

Et qui donc va le leur dire ?

La presse.

Elle n'existe pas seulement pour rapporter les petites nouvelles, publier des chroniques, parler politique, se consumer dans des discussions oiseuses ou des polémiques acerbes qui entretiennent l'esprit de division.

Lorsqu'elle a l'occasion de discuter une question sérieuse ; lorsqu'on lui présente des faits et qu'on les accompagne de considérations mûries par la réflexion et l'étude, mises dans un langage convenable et modéré et sous une forme passable, elle la saisit chaque fois avec empressement ; elle s'instruit et instruit ses lecteurs : elle remplit ainsi noblement sa mission.

Je lui présente un livre que je me suis efforcé de rendre tel que je viens de le dire. Je n'ai pour cela épargné ni recherches, ni peines, ni veilles. Je lui dis : Voici une question vitale ; lisez et faites connaître les faits que je rapporte ; discutez mes propositions ; secouez l'apathie du public, puisque pour vous "vouloir c'est pouvoir."

Heureusement, l'esprit public est vivace et énergique dans ce pays, et peu de grandes questions le préoccupent dans le moment. Il n'y a donc pas de plus belle occasion de s'occuper de la réforme des tribunaux.

Par le peuple vous atteindrez les députés ; par les députés les ministres, et avant un an chaque parti politique inscrira sur son drapeau ce mot magique que tous accueilleront avec joie : "Réforme judiciaire."

Et les préjugés locaux ?

Les préjugés locaux n'existeront plus. J'ai foi dans l'intelligence, le bon esprit et le patriotisme de notre population. Je ne connais pas de peuple aussi exempt de préjugés que le nôtre ; nos Canadiens-français catholiques élisent souvent des Anglais protestants pour les mettre à la tête des affaires. Les préjugés ne tiendront pas chez nos bons et honnêtes campagnards ; nos villageois que l'on redoute seront les premiers à se révolter contre l'injure qu'on veut leur faire de douter de leurs lumières et de leur patriotisme. Ne confondons pas le peuple avec quelques esprits faux ou quelques individus intéressés qui croient que le monde va croquer ou qu'eux-mêmes vont périr si l'on propose un changement qui pourrait affecter l'ordre établi, ce changement fût-il dans l'intérêt général.

J'ai fait ma part du travail ; à la presse, au barreau, à la magistrature, au gouvernement de le compléter. Quelque soit le mérite ou le sort de cet écrit, j'ose me flatter qu'il ouvrira des horizons nouveaux pour nous et avancera à tout événement l'heure de *La réforme judiciaire*.

—Du 1er janvier à la fin d'août dernier, il y a eu 140 duels en France.



L'OUVERTURE DE LA CHASSE



## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Les difficultés soulevées par les décrets du 29 mars contre les congrégations religieuses ne sont pas finies. Si l'on en croit les dépêches arrivées jusqu'à ce jour, les congrégations auraient consenti, à la demande du pape, à signer une lettre par laquelle elles déclaraient se soumettre aux décrets et aux institutions existantes, voulant s'abstenir complètement de politique pour ne s'occuper que d'éducation et d'œuvre de piété.

Le gouvernement aurait accepté cette déclaration, mais on verra par les dépêches suivantes que les radicaux ne sont pas prêts à accepter ce compromis.

Le *Français* dit que la lettre des congrégations religieuses a été rédigée par le Vatican, conformément au désir exprimé par M. de Freycinet au nonce du pape, et que le document a été approuvé par plusieurs évêques et accepté par une cinquantaine de supérieurs de congrégations.

On lit dans la *République française* :

Nous refusons de croire que le ministère puisse avoir quelque chose à faire avec la lettre des congrégations religieuses. Le ministère doit savoir que la Chambre des députés ne lui pardonnerait jamais de n'avoir pas fait à cette imprudente déclaration la réponse qu'elle mérite ; à savoir une prompt et énergique exécution des décrets.

Ce journal exprime l'espoir que M. Constans, ministre de l'intérieur, s'empresera d'exécuter les décrets de mars.

Le *Siècle* refuse de croire à l'existence de la déclaration et engage M. de Freycinet à faire exécuter les décrets sur-le-champ. Le *Temps*, lui, croit à l'existence du document et le regarde comme une marque de soumission conseillée par le pape et les évêques. L'*Union* dit que tout cela est une pure comédie. Le *Journal des Débats* approuve la transaction.

On télégraphie de Paris au *Guardian* de Manchester que M. de Freycinet, président du Conseil, perd rapidement du terrain. Son silence devant les attaques et son absence prolongée augmentent le mécontentement. A moins qu'il n'exprime publiquement sa détermination de dissoudre toutes les congrégations non autorisées, son règne finira bientôt. Il est hors de doute que, pour le moment, M. Gambetta, président de la Chambre des députés, l'a abandonné.

Les organes gambettistes ne sont pas encore revenus de la surprise que leur a causée la publication prématurée de la déclaration des congrégations. D'abord cette fois avec la presse radicale, la *République française* fulmine contre le projet de transaction. "S'il y avait, dit-elle, un ministère assez innocent pour se contenter de cette déclaration, il deviendrait la risée de l'Europe et devrait donner sa démission."

Le *Siècle* croit que plusieurs ministres n'approuvent pas la ligne d'action adoptée par le président du Conseil. En attendant, M. de Freycinet prend les eaux à Luchon et se console dans la villégiature de la rancune de ses amis politiques. M. Gambetta est à la veille de suivre son exemple. Il va faire un voyage en Suisse.

\* \*

## GAMBETTA ET LA REVANCHE

Le *Figaro* a publié sur la politique étrangère un article signé *Quidam*, qui a produit une certaine sensation, et qu'à ce titre nous croyons devoir reproduire :

On parle beaucoup de politique étrangère depuis quelque temps, et il est permis de croire que la République (je ne dis pas la France) aspire à sortir du recueillement qu'elle s'était d'abord imposé. Les symptômes et les incidents se multiplient. Il y a d'abord la question d'Orient qui fume toujours à l'horizon comme un volcan mal éteint. Il y a cette fameuse mission grecque du général Thomassin, qui n'est pas partie, mais qui peut encore partir. Enfin, et pardessus tout, il y a quelques paroles, plus ou moins authentiques, échappées à un homme puissant, qui n'est pas le président de la République. M. Gambetta aurait dit un jour à un ami, qui l'aurait répété : "Mon nom signifie revanche !" Il a dit certainement à Cherbourg "qu'il y avait une justice immanente dans les choses," et qu'il fallait toujours être prêt à profiter des dédommagements qu'elle nous réserve. On sait, en outre, ou l'on croit savoir, qu'il a manifesté tout récemment à un fonctionnaire public le dégoût que lui inspire la politique in-

terieur, et sa résolution de se consacrer exclusivement à la grande politique internationale.

C'est plus qu'il n'en faut pour agiter l'esprit public. Aussi, l'émotion a-t-elle été vive en France, et est très vive à l'étranger, surtout en Allemagne. Elle a couru sur l'Europe entière comme une traînée de poudre ; elle dure encore.

\* \*

La *Schlesische Presse* dit avoir reçu de Saint-Petersbourg, d'une source digne de foi, la nouvelle suivante, que nous reproduisons sous toutes réserves :

L'empereur de Russie vient de contracter une unionmorganatique avec la princesse Dolgoroukoff, dont il a déjà cinq enfants. Le mariage a été célébré il y a quinze jours, en présence de trois témoins : des ministres Adlerberg et Milutine et du général Aaranof. Jusqu'à présent, le secret a été soigneusement gardé ; on s'attendait, d'ailleurs, à cet événement depuis longtemps. Le grand duc héritier a donné son consentement, à la condition que, désormais, tout changement de ministère serait soumis à son approbation.

\* \*

On dit que la démission du grand duc Nicholas comme commandeur des gardes impériales, laisse voir combien l'administration était entachée de corruption. Nicholas et les autres grands ducs ont systématiquement pillé la caisse des régiments jusqu'à ce que Melikoff ait découvert leurs spéculations. Le Czarewitch a forcé le grand duc à donner sa démission. Les constructeurs du nouveau yacht du Czar ont chargé \$100,000 extra, donnant secrètement un chèque à un autre grand duc pour ce montant. Ces spéculations sont communes en Russie.

\* \*

Des avis privés de Saint-Petersbourg annoncent que les difficultés entre la Russie et la Chine sont définitivement réglées, et que le nouveau traité sera signé à Pékin.

## CORRESPONDANCE ANGLAISE

## DEUX MARIAGES A SENSATION

Nous avons déjà eu au mois d'avril dernier le mariage de la duchesse de Newcastle avec M. Thomas Hohler ; la duchesse était jolie, riche, portant un grand nom ; M. Hohler n'était qu'un simple ténor doublé d'un très honorable gentleman ; si donc il y avait une certaine différence dans la position sociale des deux époux, tout au moins on pouvait s'expliquer le sentiment qui avait dû les réunir, et le vieux dicton : *Il faut des époux assortis*, était parfaitement justifié. Cependant, le monde fit d'abord une grimace, sur quoi la duchesse ouvrit ses salons de Wilton place ; Diaz de Soria y chanta, Mlle Gayard s'y fit entendre sur le piano, et devant le charme de la duchesse, l'amabilité de son mari, il n'y eut plus qu'à reconnaître qu'ils avaient eu raison de sauter à pieds joints pardessus les préjugés de caste ; cela eut lieu ; et à la seconde réception, l'hôtel de la duchesse de Newcastle fut trop petit pour recevoir tous ceux qui désiraient y être admis.

On annonce aujourd'hui une union bien plus étrange, le mariage de la baronne Burdett-Coutts, qui épouse son secrétaire et aumônier, M. Ashmead-Bartlett.

Pour comprendre la stupefaction de la haute société à cette nouvelle, il faut savoir que le futur a vingt-huit ans, tandis que la fiancée est née en 1814.

Lady Burdett-Coutts, *The right honor Angela Georgina, baronne Burdett-Coutts*, est une personnalité connue non-seulement en Angleterre, mais dans l'univers entier. Généralement, elle est désignée sous le simple nom de Miss Coutts, désignation qui en vaut bien une autre, car elle signifie : bienfaisance et charité. Lady Burdett-Coutts est fille de feu sir Burdett, baronnet, et petite-fille de M. Thomas Coutts, le célèbre banquier. En 1837, elle hérita de l'immense fortune de son grand-père par la mort de sa veuve, celle qui, sous le nom de Miss Mellon, fut une des plus jolies actrices de l'Angleterre, et qui mourut duchesse de Saint-Albans.

Les bonnes œuvres de lady Burdett-Coutts sont innombrables. Elle s'est attachée surtout à soulager les infortunes

qui affligent son sexe. Elle a institué des refuges pour les femmes perdues, et c'est à elle que l'on doit l'introduction, dans les écoles de jeunes filles, des leçons d'économie domestique pratique. Femme d'église, mais libérale, elle se mêle parfois à la politique. Amie particulière de M. Gladstone, sous l'avant-dernier ministère de notre premier actuel, en 1871, elle a été créée pairresse par la reine, distinction très rare, et qui n'a d'autre précédent, sous le présent règne, que celui de la duchesse de Sutherland, nommée pairresse en 1861.

Au physique, lady Burdett-Coutts est grande, les cheveux sont blancs et encadrent un visage légèrement couperosé ; elle préside une infinité de sociétés dont elle est directrice et ne craint pas, lors des banquets ou des réunions de ces sociétés, d'adresser à l'assemblée des discours qui ne manquent pas d'éloquence ; elle habite généralement à Highgate, près de Londres. Les vastes jardins de cette demeure sont toujours ouverts à des milliers d'enfants, appartenant aux écoles de charité ; c'est là qu'en 1867, elle a donné un dîner de trois mille couverts aux volontaires belges.

Le futur conjoint, M. Ashmead Bartlett, a vingt-huit ans ; Américain de naissance, il a été naturalisé Anglais, il y a peu de temps. Depuis de longues années, secrétaire et aumônier de lady Burdett-Coutts, il a été envoyé par elle en Orient lors de la guerre russo-turque, pour porter des secours aux blessés, et tout dernièrement en Irlande afin de distribuer aux malheureux les fonds recueillis par la souscription à la tête de laquelle s'était placée la baronne Coutts.

Une clause du testament de la veuve de Thomass Coutts dit, qu'en cas de mariage de miss Burdett, son héritière, avec un étranger même naturalisé, l'héritière devra renoncer à la part d'intérêt qui lui est attribuée dans les affaires de la maison de la banque Coutts. Or, cette part d'intérêt représente une somme annuelle de 100,000 livres sterling, soit 2,500,000 francs, mais que les âmes tendres se rassurent, et que les pauvres surtout n'aient point d'inquiétudes, la baronne Burdett-Coutts, avant son mariage, ayant un revenu de dix millions de francs, il en restera 7,500,000 à madame Ashmead Bartlett ; c'est là, avouons-le, une médiocrité plus dorée que celle d'Horace.

## LES CONDITIONS DU MARIAGE AUX ILES FIGI

Les habitants des îles Figi ont des mœurs en ce qui concerne le mariage qui ne seraient pas du goût de tout le monde. Les coutumes ne sont pas dans toutes les parties de l'île, mais l'une d'elles est généralement observée : c'est l'étranglement des veuves afin qu'elles soient enterrées en même temps que leurs époux décédés. Cette opération revient de droit au frère de la veuve, qui reçoit en retour toute la considération de la famille du défunt, on lui fait cadeau d'un morceau de terre, sur lequel est suspendu la corde qui a servi à étrangler la veuve. Mais s'il n'accomplissait pas son devoir, il ne pourrait plus s'attendre à être traité qu'avec mépris.

Quand une veuve doit être étranglée, on la fait s'agenouiller et l'on passe une corde autour de son cou. Il lui est alors commandé de retenir sa respiration autant que possible et de lever la main quand elle est prête. Alors la corde est serrée et l'affaire est faite sans que la malheureuse souffre beaucoup.

Avec une pareille coutume, on pense bien que les épouses figiennes doivent avoir le plus grand souci de la santé de leurs seigneurs et maîtres, et qu'elles doivent leur prodiguer de grands soins en cas de maladie.

—On mande des comtés de Passaric et Bergen, New-Jersey, que les mouches à patates émigrent vers l'Ouest. En de certains endroits, les routes en sont couvertes, sur une voie ferrée notamment, un train a eu beaucoup de peine à gravir une petite rampe tant il y avait des mouches sur les rampes.

## Les Français jugés par un journal américain

Le *Sun* a publié le 6 un article intéressant signé de M. John Swinton, qui donne ses impressions de voyage au retour d'une excursion en Europe. Il consacre une partie considérable de ses observations à la France, dont il passe en revue la condition sociale et politique, et il exprime un profond étonnement de l'état de prospérité et de satisfaction générales qu'il a constaté dans toutes les parties de la population, dans la vie privée et dans la vie publique. "Rien, dit-il, de ce que j'aurais entendu dire ou de ce que j'avais lu avant ma visite ne m'avait donné une idée de la propriété et du bien-être réel de la grande masse du peuple." De la classe commerçante il dit : "J'ai saisi l'occasion de voir quelque chose dans la plupart des quartiers de la ville, et ce que j'ai vu partout était favorable à un degré surprenant. Les commerçants parisiens sont moins agités, moins anxieux, moins pressants que ceux de New-York, moins soucieux et moins absorbés ; ils font des affaires plus sûres, plus solides ; ils sont plus prévoyants ; ils ont moins hâte de faire fortune ; ils se donnent plus de confort et se font l'existence moins aride." Passant aux classes ouvrières : "J'ai trouvé la grande masse laborieuse jouissant d'un bien-être relatif bien supérieur, à ce que le crois, à ce que présente aucune autre grande ville du moude, et laissant si loin en arrière Londres, Birmingham et Liverpool, que j'ai vus plus tard, et même New-York, que je connais depuis mon enfance, qu'il n'y a pas de comparaison possible." Enfin, au point de vue moral et intellectuel : "Je n'ai rien vu qui ressemble à de l'ivrognerie, — beaucoup de vin léger, et peut-être trop d'absinthe ; ils sont rangés, économes et propres ; la morale dans la famille a beaucoup de prise sur eux. Il y a parmi eux un haut degré d'intelligence ; ils sont remarquablement bien informés sur les questions politiques, et intéressés dans l'administration des affaires publiques ; et ils ont l'esprit constamment tourné vers les améliorations qui promettent l'avancement de leur condition. Il y a beaucoup à faire encore certainement. Mais tant de progrès ont été accomplis qu'il y a beaucoup à espérer.

Nous relevons avec plaisir ces observations qui sont, du reste, comme le constate l'auteur, en harmonie avec la situation établie par les états périodiques de la statistique officielle. Nous les relevons surtout parce qu'elles sont de source américaine, et qu'elles ne sont pas suspectes de partialité.

—Netie Sharter, de Deckertown (New-Jersey), n'a absolument rien mangé depuis trente-un jours. A l'âge de onze ans, Netie fut atteinte d'une grande maladie. Depuis, elle a toujours été faible. Au mois d'avril dernier, elle perdit son appétit, et ses forces diminuèrent. Enfin, son estomac rejeta toute nourriture, et elle refusa de manger quoi que ce soit. Ses souffrances, qui devinrent terribles, furent calmées avec de la morphine, dont elle prit de fortes quantités. Lorsqu'elle sentit décroître son appétit, on lui donna du fer dans du vin, puis ensuite de la bière, mais depuis un mois elle n'a rien bu. La pauvre fille garde le lit ; son teint est clair et rose, mais ses yeux sont fermés. Elle dit de temps à autre quelques paroles, mais ne semble pas prêter attention à celles qu'on lui adresse, et la tête appuyée sur ses oreillers, les mains jointes, elle attend l'heure qui la délivrera de ses souffrances.

**Drogues malfaisantes.**—Combien de femmes et d'enfants meurent lentement ou plutôt succombent à l'usage excessif de remèdes ou de drogues malfaisantes, auxquelles on donne le nom de remèdes et dont personne ne connaît la composition ? Pourtant ces personnes pourraient être guéries facilement par l'usage des Amers de Houblon, de buchu, de mandragore et de dent de lion etc., remède si pur, si simple et si inoffensif que la femme la plus délicate comme l'enfant en bas âge peuvent en faire l'usage en toute confiance. Faites en l'essai. Voir l'annonce dans une autre colonne.

ÉPITRE

A MON AMI LE DR E. H., SOREL.

... *Quamquam risentem dicere verum*  
*Quid velat ?* ... HORACE, SAT. 2e.

I

Quand tu me rencontra hier sur ton chemin,  
Te souviens-tu, docteur, de m'avoir pris la main  
Et, surpris de me voir d'une humeur si maussade,  
De m'avoir affirmé que j'étais bien malade ?  
« Comment, t'écrias-tu, toi si gros et si gras,  
Te voilà le visage aussi long que le bras !  
Manges-tu ? Dors-tu bien ? N'as-tu pas la co-

Ma foi, tu me parais quelque peu dyspeptique...  
Et le poulx !... ah ! mon Dieu !... mais tu te

A quoi bon le cacher ? Je le vois à ton air.  
Si tu m'en crois, tu vas, sans perdre une minute,  
Et prévenant de suite une pire rechute,  
Te mettre au lit. Crois-moi : c'est le meilleur

De m'avoir dédaigné plus d'un s'est repenti !  
C'est ainsi que, tout fier d'une nouvelle aubaine,  
Et comptant les profits que te rendrait ma peine,  
Avecque des grands mots tu pensais m'effrayer.

O docteur, ne crois pas que je veuille railler  
Si je parle en ces vers de ta crainte frivole  
Et si j'ose traiter la science de folle.  
Plut au ciel que des maux je fusse le jouet  
Et même que la Parque, arrêtant son rouet,  
Aiguilât ses ciseaux ébréchés par l'usage  
Pour m'envoyer d'un coup voir le sombre rivage !  
C'est alors, cher docteur, que tu pourrais du

Porter à mon service et ta trousse et tes soins.  
A mon triste chevet tu viendrais, tout de suite,  
Etaler fièrement ton ordonnance écrite,  
Tous tes petits couteaux et tes flacons poudreux.  
Entre deux gros accès d'un rhume catarrheux,  
Comme en rêve, mon œil verrait ta sombre

De même qu'un oiseau de sinistre présage,  
Sans cesse voltiger et repasser sans bruit  
De mon lit à la table et de la table au lit.  
Tu pourrais bien aussi, suivant certaine mode,  
Me saigner sans pitié, puis me noyer d'eau  
Puis avec du kermès me forcer à mourir, [claude,  
Sous le prétexte vain de vouloir me guérir.

Mais aujourd'hui, docteur, de tous tes catalogues,  
Tu peux rayer mon nom et remporter tes drogues ;  
Car, si de quelque part je me sens tourmenté,  
Moi qui me donne ici l'air d'un homme en santé,  
Sache qu'en ce bas monde il n'est pas d'Esculape  
Qui guérisse du mal dont le destin me frappe....  
Quoi ! tout plein de ton art, tu jettes les hauts

Tout beau, docteur, tout beau ! seras-tu moins  
Quand je t'aurai prouvé par mon fait salutaire  
Que mon mal, qui n'est pas dans ton diction-  
Occupe cependant les Parques et Charon [naire,  
Et peut même peupler Beauport ou Charen-  
ton ?....

Hier, quand tu me vis plus défat et plus blême,  
Que je ne fus jamais au saint temps du carême,  
De quelque illusion tu te crus le jouet.  
« Pourquoi, te disais-tu, ce regard inquiet,  
Et ce teint maladif et ces nouvelles rides ?  
Ne le croirait-on pas en proie aux Euménides ?  
Il se parle à lui-même ; il évite mes yeux :  
On dirait d'un voleur ou bien... d'un amoureux »  
Lancé sur cette voie, ô docteur estimable ?  
Que ne t'a pas dicté ton esprit charitable ?  
Du moins je le suppose ; à tes yeux abusés,  
J'eus l'air d'un furieux, les cheveux hérissés ;  
Mes yeux étaient hagards ; au front j'avais des

Bien plus, vilain docteur, dépassant toutes  
D'un poète en travail tu me trouvas les airs !

Que mon œil à jamais regarde de travers  
Si tu n'as deviné mon sort, hélas ! trop triste !  
Tu te trompes pourtant : et sur ce point j'in-

Le poète n'est pas celui qui, comme moi,  
Peut enfourcher Pégase et sans bride, sans loi,  
Attrapper au hasard quelques rimes mauvaises  
Pour donner après tout de l'ouvrage aux Sau-

C'est à ceux-là plutôt qui requèrent de Dieu  
Un génie inspiré, des accents pleins de feu  
Pour chanter aisément les faits les plus su-

Et qui jamais ne sont esclaves de leurs rimes :  
C'est à ceux-là qu'il faut accorder ce grand nom.  
Qu'on le donne à Lemay, disciple d'Apollon,  
Au bon vieux Crémazie, à l'immortel Fréchet,  
Qui des lauriers français fit la noble conquête !  
Mais pour nous, pauvres gens, dont la muse est

Que Dieu force à rimer pour nos péchés, je crois,  
Nous n'aurons pas, du moins sans en avoir la gloire,  
Un titre qui pourrait devenir dérisoire ;  
Et de nom de rimeurs sachons nous contenter.  
Plusieurs contre cela sauront se révolter  
Et déjà j'en entends... mais, docteur, je t'oublie,

Revenons à mon mal ou bien à ma folie.  
Te traitant en ami, je veux t'ouvrir mon cœur  
Et te prouver en vers comme j'ai du malheur.

II

Voilà déjà trois jours qu'une Muse importune,  
Venant je ne sais d'où, peut-être de la lune,  
Me tire par l'oreille et veut que, sans tarder,  
Aux flancs de l'Hélicon j'aie me hasarder.  
Enfin, las et rendu, le cœur plein d'amertume,  
Je m'arme en maugréant d'une vilaine plume  
Et me voilà rimeur... rimeur contre mon gré !  
Soit ; je ferai des vers, me dis-je exaspéré ;  
Mais je saurai du moins, dans un feu légitime,  
Me venger sur autrui des ennuis de la rime.  
Je déclare la guerre aux rimeurs ignorants  
Et leur ferai payer tous mes nouveaux tourments.

Déjà d'un si beau feu l'ardeur s'est refroidie :  
Voilà que la raison, plus calme, moins hardie,  
Do mon vilain projet accourt me détourner ;  
« A médire, dit-elle, à quoi bon t'entraîner ?  
Que te font après tout ces auteurs innombrables  
Qui dépensent leur vie en rimes lamentables ?  
Tout le mal est pour eux ; dans leur illusion,  
Ils ruinent leur santé, puis perdent la raison.  
Et quel mauvais métier que celui de médire ?  
Qu'arriva-t-il jadis, pour avoir voulu rire,  
A ce mordant Placide, à ce bon Piquefort ?  
La gazette le dit : ce fut leur coup de mort.  
Avant donc de railler, contemple, téméraire,  
De ces deux mécréants la chute salutaire,  
Puis, si tu l'oses, marche et ne m'écoute pas... »

« Mais quoi ? ta voix s'éteint et ta muse à  
Recule d'épouvante et fuit toute honteuse !  
Oh donc est ton ardeur, ton humeur batailleuse ?  
« Sans doute, notre siècle est fécond en travers  
Et l'homme en général est plus sot que pervers.  
Ainsi qu'aux temps d'Horace, on voit encor des

Ne boire que de l'eau, se nourrir de noix chiches ;  
Et d'autres qui, tombant dans l'exces opposé,  
Ne s'estiment heureux que s'ils ont dépensé,  
Le bien que leur légua par testament leur père.  
« L'un se plaignant à tort d'un mal imaginaire,  
Près de lui fait monter la garde aux médecins :  
Au contraire, un goutteux traitera d'assassins  
Les disciples savants de Celse et d'Hippocrate.  
« Celui-ci, qui se croit un rusé diplomate,  
Juge, en maître passé, des grands événements  
Qui font trembler les rois et les gouvernements :  
« Garfield perdra, dit-il ; Gladstone est inca-

« Bismark pourrait bien faire un saut désagré-  
A l'entendre on dirait que lui seul en ses mains  
Tient le sceptre des rois et le sort des humains.  
Celui-là, non moins sot, bien qu'en un sens con-

Affecte l'ignorance en pareille matière :  
Que le pays soit riche ou ne possède rien ;  
Qu'on ait la guerre ou non ? Certes il s'en moque  
« C'est ainsi que les sots, fuyant un ridicule,  
Dans l'exces diffèrent se jette sans scrupule : (2)  
Pareils à ces nochers, poussés de-ci de là,  
Que la peur de Charybde entraîna dans Scylla.

« Abaisse tes regards sur la foule des rues.  
L'un, la canne à la main, le regard dans les nues,  
Voudrait sur sa personne attirer tous les yeux :  
C'est un fade galant qui se croit dangereux,  
Il est superbe, vain : c'est un fat, c'est tout dire.  
L'autre, enrichi d'hier, et qui ne sait pas lire,  
Etale insolemment aux regards des jaloux  
Ses dix doigts tout garnis d'or et de faux bijoux.  
« Ici, c'est un chanteur qui se croit grand ar-

Là, c'est un misanthrope au front bas, à l'œil  
Plus loin, un bel esprit, grand lecteur de ro-

Un impie escorté de nombreux partisans ;  
Un bigot, un bavard, un sot millionnaire,  
Un bizarre, un distraît, un prodigue antiquaire,  
Un pédant, un rêveur... mais il faut m'arrêter,  
Car d'Esprit méditant tu pourrais me traiter,  
Et trouver que je prêche aussi bien la sagesse  
Qu'un mortel depravé prêcherait la noblesse.

« J'ai pourtant bien le droit, car je suis la  
D'appeler sans détour les choses par leur nom.  
Par les honteux écarts d'une race insensée,  
Je suis à chaque instant outragé, offensé ;  
Sans me voir assaillir je ne puis faire un pas,  
Et tu voudrais ici que je ne parle pas !...  
« Mais ignores-tu donc que, dans sa vaine

La folie en tous lieux vient m'enlever ma place ?  
Partout elle a porté ses pas triomphateurs,  
Et sur mes autels même, à mes adorateurs,  
Arrache sous mon nom de risibles hommages.  
La sagesse n'est plus, les sots passent pour sages ;  
Le premier rang se donne à des statisticiens,  
A d'heureux enrichis, à des politiciens,  
On m'outrage en public, sur la scène on me

Et l'on fait des romans où chacun me bafoue.  
Eh ! quoi ! jusqu'au Palais, si j'élevé la voix,  
Vite quelque avocat, fouillant le sac aux lois,  
Veut me fermer la bouche avec des mots bar-

« J'ai beau me récrier contre ces faits bizarres,  
Gourmander, tempêter, sermonner, reprocher ;  
A mes cris importuns tous courent se cacher ;  
Sourde-oreille partout et sur toute la ligne,  
Dès lors que je parais, c'est le mot de consigne !

« Et toi, tu prétendrais, avec de méchants  
En corriger un seul d'un seul de ces travers !  
Où la raison failloit, tu te flattes peut-être  
De vaincre en critiquant, d'être reconnu maître !  
Toi qui sembles si fier de tes grands coups dans  
Es-tu donc un Lucile, un Horace, un Boileau ?  
« O le plaisant censeur ! c'est par de faibles  
Qu'il veut à son prochain faire un des plus  
D'aligner sans raison des vers ainsi que lui !  
Un sot veut se moquer des sottises d'autrui !  
« Et de quel droit veux-tu, sans que, Moi, je  
Pour critiquer en vain te casser la cervelle ?  
J'aurais-je par hasard désigné parmi tous  
Au soin de me venger des outrages des fous ?  
« Ah ! tremble, audacieux ; recule, ou me re-  
Ou marche... et que ton char t'écrase sur la  
« Mais tu n'écoutes plus : je t'en ai dit assez  
Pour t'ôter du cerveau des projets insensés »...

Je le crois bien. Après pareille réprimande,  
Que reste-t-il à faire ? Aussi je ne demande  
Rien de plus pour mon compte, et je fuis en  
Décidé, cher docteur, si jamais l'on m'y prend,  
A pratiquer en grand l'art de la médecine.  
Homme de la rhubarbe et du vin de quinine,  
N'es-tu pas à présent convaincu que le vers  
N'appartient ici-bas qu'aux esprits de travers ?

Adieu donc pour toujours, adieu, Muse inhu-  
Je fais ces derniers vers pour te jurer ma haine...  
Mais hélas ! ce sont là mes désirs quotidiens.  
Cent fois je te maudis et cent fois te reviens.  
Et, pour ne pas finir sans un trait satyrique,  
Ce sont tous les vœux bons dans la politique ;  
Car promettre et tenir, c'est pour le candidat  
Promettre ce qu'on veut, et tenir... le mandat !

25 août 1880.

UNE PROPHÉTESSE

Il y avait, je ne sais plus quand, rue de  
Rivoli, une femme jeune et belle qui te-  
nait du ciel, peut-être de l'enfer, une  
étrange et mystérieuse puissance ; sa nais-  
sance, son nom, sa fortune et son langage,  
tout chez elle était marqué au coin de  
l'extraordinaire ; à la voir avec ses ma-  
nières excentriques, son air inspiré et la  
bizarrerie de ses habitudes, on était tenté  
de la regarder comme une création d'un  
autre monde, et plus d'une crédule grande  
dame du faubourg n'était pas éloigné de se  
signer à son approche.

Cette femme ne ressemblait à aucune  
autre, on eût dit qu'elle était en perpé-  
tuelle communication avec les esprits d'un  
autre ordre intellectuel, et qu'elle repous-  
sait le positif pour l'idéal, le palpable pour  
l'invisible. Sa vue, qui était bien une se-  
conde vue, perceait à travers les choses fu-  
tures, et elle lisait l'avenir sur les traits du  
visage tout aussi facilement que d'autres  
lisent dans un livre. Lorsque quelque  
destinée remarquable venait à passer de-  
vant elle, elle tressaillait involontairement  
comme la sybille ; elle avait beau se dé-  
battre et résister, il fallait que l'inspira-  
tion se fit jour et que le dieu parlât malgré  
elle.—On ne savait alors d'où elle venait ;  
elle a disparu depuis sans que nul puisse  
dire où elle est allée.—J'ai oublié son  
nom.

Un soir, il y avait bal chez le vicomte  
d'Arlincourt. La foule avait envahi les  
salons, et Mme de Pontry (ah ! je re-  
trouve le nom), Mme de Pontry, c'est bien  
cela, selon son habitude, jetait un regard  
scrutateur sur tous ceux qui entraient et  
se faisaient annoncer... Tout à coup, son  
visage pâlit, une vive expression d'étonne-  
ment se peignit sur tous ses traits, et une  
étrange émotion vint animer son ardente  
physionomie. Elle fit signe au vicomte  
qui s'approche, et elle lui adresse cette  
question :

—Dites-moi... quel est ce jeune homme ?  
celui qui salue Mme la comtesse de... ?  
—Qui le quitte et s'approche de la du-  
chesse de B... ?

—Précisément. Cet homme est remar-  
quable par sa destinée, tout en lui est  
étrange ! Je voudrais bien l'entendre.

—Je vais vous le présenter si vous vou-  
lez... Vous connaît-il ?

—Nullement ; je le vois pour la pre-  
mière fois... Est-il de famille ?

—D'une très ancienne, madame. Ré-  
cemment entré dans la magistrature, il est  
appelé à y remporter les plus brillants  
succès.

—Pas pour longtemps ; il n'y restera  
pas. D'autres triomphes l'attendent. Cet  
état ne sera pas le sien.

—Ah ! pardon fit le vicomte en riant,  
j'oubliais que je parle à une prophétesse.

—Présentez-le-moi, de grâce.

—A l'instant ; mais hâtez-vous de le  
séduire, car il aime presque déjà, et son  
mariage avec Mlle de... est quasi arrêté...

A ces mots, Mme de Pontry redressa  
brusquement la tête, fronça le sourcil,  
comme si le vicomte venait de lui dire la  
chose du monde la plus inconvenante et  
la plus déplacée, et elle lui dit avec im-  
patience :

—Et je vous affirme, moi, que cet  
homme ne se mariera jamais !

Un instant après, le jeune homme fut  
présenté à Mme de Pontry, qui l'engagea  
à s'asseoir près d'elle. Ce qui se passa  
alors, nul ne put le savoir, ni l'entendre ;  
toujours est-il que lorsque le signal de la  
contredanse résonna sous les lambris de  
ces salons étincelants, une danseuse at-  
tendit vainement la main d'un cavalier  
qui s'oubliait auprès de la devineresse. Le  
maître de la maison s'en aperçut trop  
tard, et lorsqu'il s'approcha du jeune  
étourdi pour lui faire des reproches tem-  
pérés par son indulgence bien connue, il  
le trouva triste et mélancolique au milieu  
de toutes ces joies mondaines.

—Eh bien ! la pythonisse vous a donc  
aussi enveloppé de son charme ? lui dit  
le vicomte ; vous venez de rêver ; allons !  
dansez maintenant.

—Danser ! répondit le jeune homme,  
en paraissant s'arracher à une grave pré-  
occupation ; mais vous ne savez donc pas  
ce qu'elle vient de me dire ?... Elle m'a  
déclaré solennellement qu'avant peu...  
vous seriez une des gloires du barreau...  
belle découverte ma foi !

—Elle m'a déclaré que je serais...  
prêtre !

—Vous ! élégant, recherché, déjà cé-  
lèbre et marchant dans les plaisirs et les  
bonheurs de la vie du grand monde...  
Allons donc !

Le jeune homme baissa la tête en sou-  
riant tristement et dit :

C'est vrai... mais qui connaît son ave-  
nir ?... J'ai déjà rêvé à cela et... qui  
sait ?...

Quelques mois après, on écrivait au vi-  
comte d'Arlincourt qu'un des jeunes hom-  
mes les plus élégants du faubourg Saint-  
Germain, regretté de tout ce que le monde  
compte de plus illustre et de plus fashio-  
nable, venait d'entrer dans l'état ecclésias-  
tique.

Ce jeune homme se nommait de Ravi-  
guan !

GALOPPE D'ONQUAIRE.

Le souvenir est comme une plante qu'il faut  
avoir planté de bonne heure, sans quoi elle ne  
s'enracine pas.

Il est un temps où notre âge plaide pour nous,  
et un autre temps où nous plaïdons pour notre  
âge, et alors que de causes perdues !

M. Alphonse est souffrant :

Le médecin accourt à son chevet. Mlle Nana,  
éplorée, les cheveux épars, demande si les jours  
de cet être aimé sont en danger.

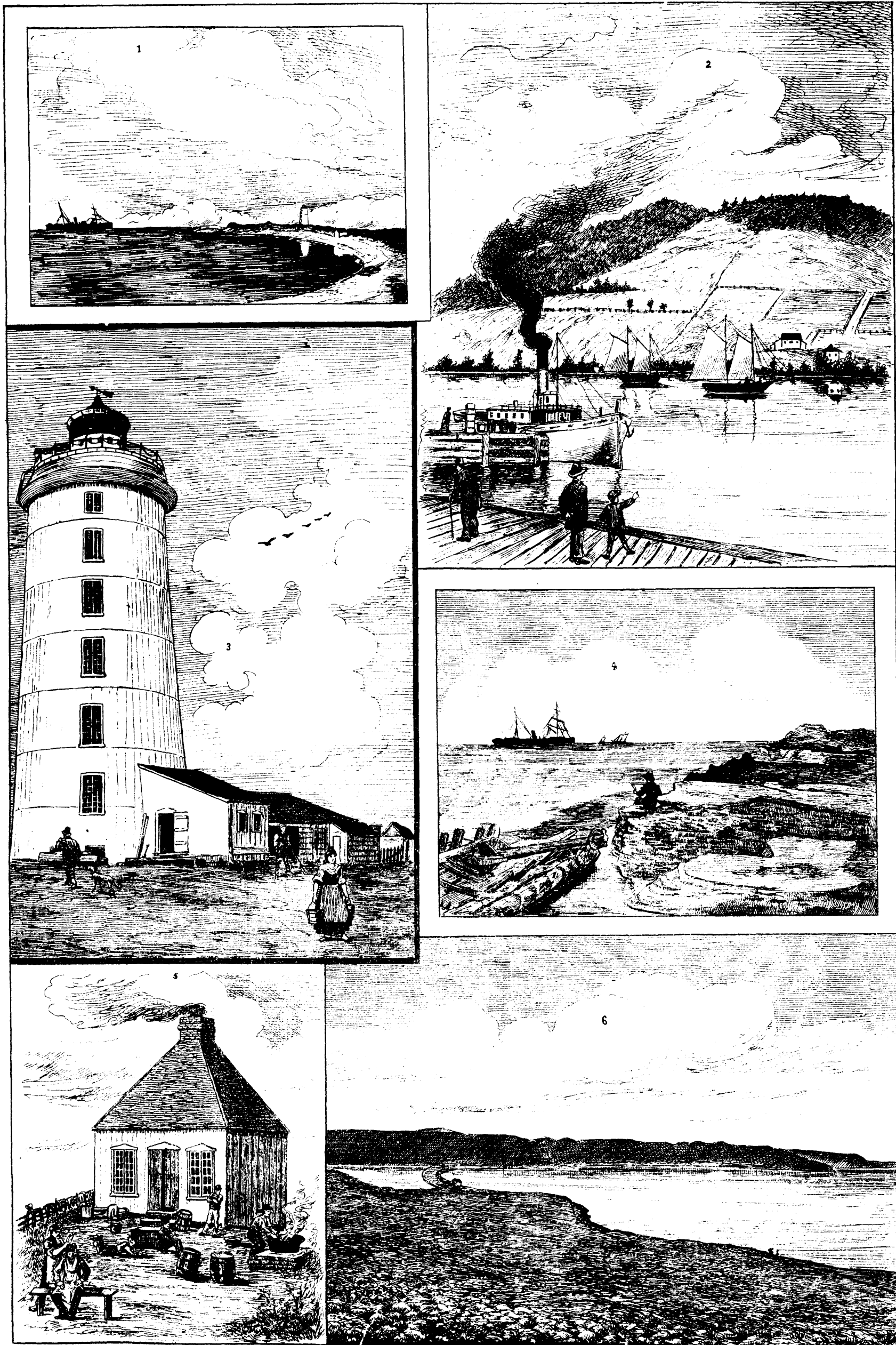
—Hum, fait le docteur, je ne sais pas s'il  
mourra, mais par ce temps de chaleur orageuse,  
il peut tourner.

La cause des maladies.—Exposez-vous aux  
intempéries le jour et la nuit ; manger beau-  
coup sans prendre d'exercice ; travaillez beau-  
coup sans perdre de repos ; prenez des remèdes  
continuellement ; faites usage de toutes les  
mauvaises drogues que l'on veut rendre popu-  
laires et alors vous désirerez connaître le moyen  
DE VOUS GUÉRIR

Moyen que l'on peut vous indiquer en deux  
mots : « Faites usage des Amers de Houblon. »  
Voir l'annonce publiée dans une autre colonne.

(1) *neque si quis scribat, uti nos  
Seri omni propria, putes hunc esse potam.  
Ingenium cui sit, cui meus diviniat, at que os,  
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.*  
HORACE, Sat. 4e.

(2) *Dum vitent stulti vitia, in contraria currunt.*  
HORACE, Sat.



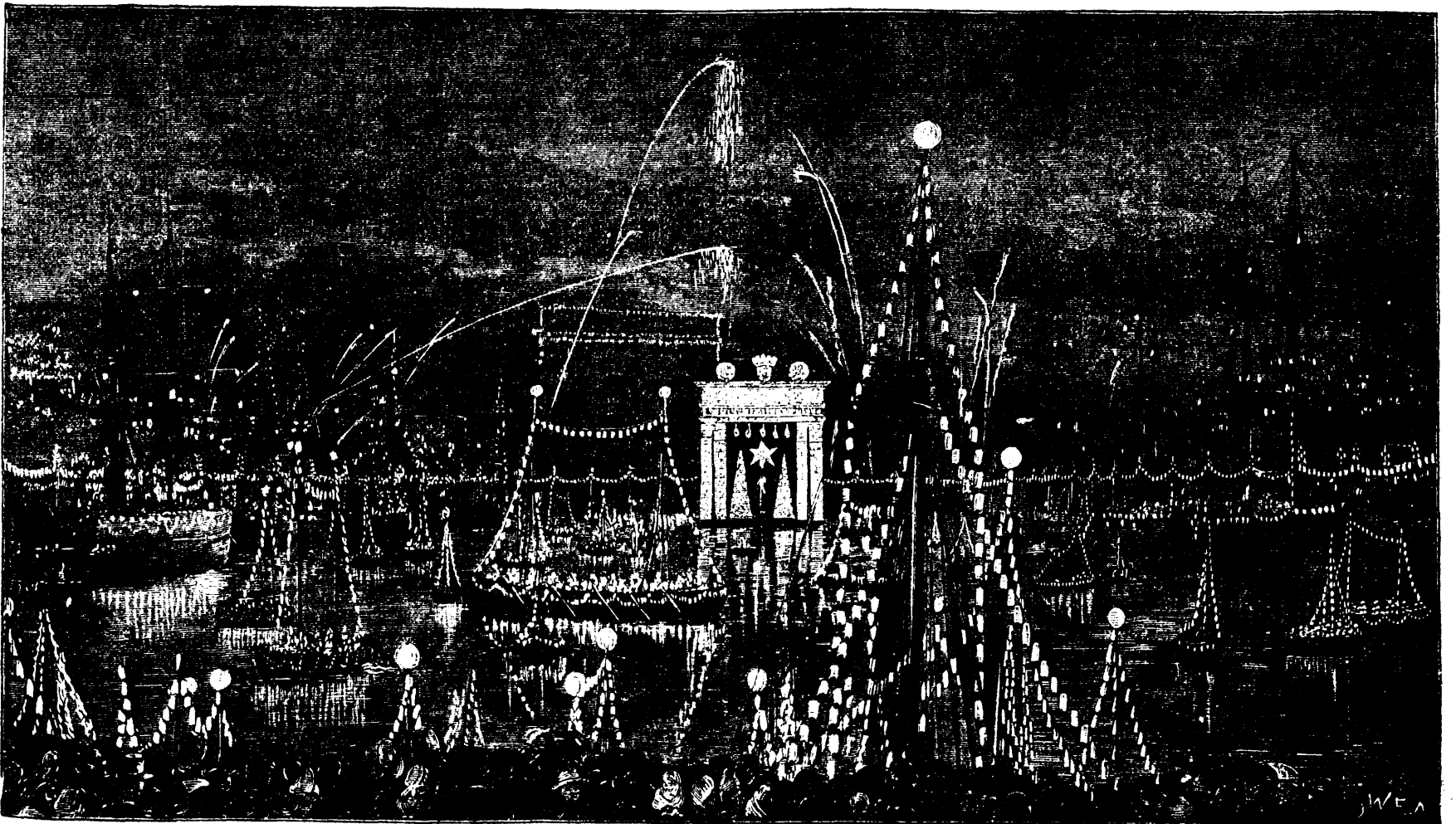
1. LE "CYBELE" VU DE L'ANSE 2. LE BATEAU-REMORQUEUR DONT ON S'EST SERVI POUR LE SAUVETAGE, VU AU QUAI DE GASPE 3. PHARE DE POINTE DE TERRE  
4. VUE DU NAVIRE DE LA POINTE 5. ÉTABLISSEMENT DE COLONS 6. POINTE-EST VUE DU PHARE

NAUFRAGE DU VAPEUR *CYBELE* SUR LES COTES D'ANTICOSTI





FEU M. NARCISSE VALOIS



LES ILLUMINATIONS DE CHERBOURG, LORS DE LA FÊTE NATIONALE



# LE PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

IX

L'ARRIVÉE

Le navire, comme s'il eût voulu rattraper le temps perdu, marcha avec une telle rapidité, que, quelques jours plus tard, il se trouvait à la hauteur du Brésil. Deux malades succombèrent encore, les autres guérirent rapidement ou furent bientôt hors de tout danger.

Les souffrances endurées étaient oubliées. Déjà les passagers commençaient à soupirer de nouveau après l'or de la Californie. On était gai, on causait des mines, des trésors qu'on y amasserait, et de ce qu'on en ferait après le retour au pays natal.

Jean Creps, quoique encore un peu faible, était tout à fait rétabli de sa maladie. Il ne savait pas sans doute, quel jugement sévère il avait prononcé pendant son délire contre ce voyage ; car la vie qui lui était revenue avait redoublé son courage, et il envisageait avec une confiance sans bornes l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Son ami Roozeman avait également retrouvé ses rêves séduisants, et souvent un sourire mystérieux venait éclore sur ses lèvres, quand son imagination faisait miroiter devant ses yeux la fortune qu'il espérait recueillir bientôt. Il se trouvait déjà dans les mines, il y trouvait des blocs d'or en abondance ; il retournait dans sa patrie ; il assurait le bonheur de sa tendre mère ; il était devant l'autel à côté de Lucie, et il entendait la voix du prêtre qui disait : "Soyez unis au nom du Seigneur !"

Donat Kwik avait repris sa première disposition d'esprit. Il se promenait des journées entières sur le pont ou tenait compagnie aux deux amis et les amusait par ses réparties bouffonnes et par son insouciance. D'autre fois, il flânait dans l'entrepont et y baragouinait le français, l'anglais et l'allemand avec tout le monde ; on n'en comprenait qu'un mot par-ci par-là, et il faisait rire chacun par ses balourdises. Les Français le nommaient Joerries, et les Allemands *Hauswurst* ; il répondait à ces noms dont la signification lui était inconnue, avec autant de sérieux que si le curé l'eût baptisé ainsi à sa naissance.

Le *Jonas* devait encore subir une rude épreuve ; les passagers devaient voir encore une fois la mort s'élever entre eux et la terre promise de l'or ; — et, cette fois, le danger devait être si menaçant, que tous ceux qui étaient à bord du *Jonas* allaient implorer la miséricorde céleste à deux genoux et les mains levées au ciel. Au cap Horn, ce point extrême de la quatrième partie du monde, ils furent assaillis par de longues et terribles tempêtes ; une nuit, ils se virent entourés dans l'obscurité par de formidables montagnes de glaces, et les marins eux-mêmes, renonçant à tout espoir de délivrance, voulaient déjà mettre à flot les chaloupes pour abandonner le navire dans ce moment suprême. En vérité, le destin semblait avoir décidé la perte du *Jonas*, mais soit que le Seigneur eût pitié de ces créatures éperdues, soit que le sang froid du capitaine eût évité avec une merveilleuse habileté les montagnes de glace, les chercheurs d'or échappèrent cette fois encore au tombeau qui s'ouvrait devant eux. Ils arrivèrent enfin dans l'océan Pacifique, entre Valparaiso et Taïti.

Il s'était écoulé près de cinq mois depuis le jour où ils avaient quitté Anvers et vogué sur l'Océan. Encore une quarantaine de jours favorables, et ils allaient mettre le pied sur le rivage du merveilleux pays, but suprême de leur désir et récompense de tous les maux soufferts. Après un si long voyage, l'ennui s'était emparé des passagers jusqu'au moment où ils arrivèrent près du cap Horn, et avait jeté peu à peu l'apathie et le découragement dans les cœurs ; mais maintenant qu'on se trouvait dans la même mer qui baignait les côtes de la Californie, les poitrines se dilatèrent, les têtes se redressèrent avec fierté et les yeux brillèrent d'espoir et d'impatience.

Pendant cette dernière partie du voyage, le repos ne fut troublé que par un seul événement. Un matin, de très bonne heure, Donat Kwik accourut sur le pont en hurlant, criant au secours comme si on voulait l'assassiner. Aux questions des premiers qui l'interrogèrent, il répondit :

— Le capitaine ! vite ! vite ! le capitaine ! Volé argent moi, my money ! Spitsbaef ! Donderwatter ! moi volé ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu, ma pauvre argente !...

Quand le capitaine comprit ce qui désespérait si fort Donat, il prit le fait très au sérieux. On avait, d'après le récit du paysan, forcé, pendant la nuit, la serrure de son sac de voyage et volé une somme de cinq cents francs en quatre billets anglais.

Tous les passagers de la troisième classe furent appelés sur le pont minutieusement fouillés par les marins. On leur fit même vider leurs poches et ôter leurs souliers. Ensuite, toutes les malles et les coffres furent ouverts et visités ; mais, quoi qu'on fit pour découvrir l'auteur de ce vol, on ne put trouver la trace des billets de banque disparus.

Donat Kwik pleurait comme un enfant, s'ar-

rachait les cheveux et remplissait l'air de ses plaintes amères. Ses amis, Creps et Roozeman, s'efforcèrent de le consoler en lui assurant qu'il finirait bien par retrouver ses billets de banque, et comme cela ne faisait pas d'effet sur le paysan découragé, ils lui firent comprendre qu'en Californie, il n'aurait nullement besoin d'argent, et qu'il ne saurait même pas l'employer. En effet, à leur arrivée ils trouveraient des délégués de la Société la Californienne, pour leur procurer une bonne nourriture, des auberges confortables et tout ce qui pouvait être nécessaire à leur entretien.

Il ne fut cependant pas possible de tirer Kwik de son abattement. Roozeman, que le vieux capitaine Morelo n'avait pas laissé partir sans argent, possédait mille francs dans son portefeuille. Il prit un billet de banque de cent vingt-cinq francs et l'offrit au pauvre désolé, qui déplorait encore avec des larmes aux yeux la perte de sa poire pour la soif.

Donat accepta le don avec une grande reconnaissance et parut un peu consolé. Néanmoins, depuis ce jour, il n'eût qu'une triste vie sur le navire. Où qu'il se trouvât, dans l'intérieur ou le pont, il espionnait tout ce qu'il voyait et entendait : il se glissait comme un renard pour écouter les conversations les plus secrètes, suivait tous les mouvements des mains des passagers, et il était évident qu'il ne regardait jamais quelqu'un sans que la pensée que le voleur de ses billets de banque pouvait bien être devant lui, brillait dans ses yeux. Les passagers, blessés de ce soupçon, maltraitaient le pauvre paysan ou l'écartaient durement de leur chemin ; il se défendait en donnant des coups de pied à droite et à gauche, mais il avait affaire à si forte partie, qu'il ne paraissait presque plus jamais sur le pont du navire sans avoir un œil poché ou le nez écorché.

C'était surtout le Français aux moustaches rousses qui le poursuivait sans cesse. Donat s'était mis en tête que son premier oppresseur était aussi le voleur de ses billets, et le Français pouvait lire ce soupçon dans ses yeux. Un jour, qu'il avait de nouveau frappé cruellement le pauvre garçon au visage, Victor était accouru et avait défendu son compatriote ; Jean Creps était intervenu, et ainsi une rixe sauglante s'était élevée sur le pont. Le capitaine, après avoir entendu les explications de part et d'autre, avait fait mettre le Français pour deux jours au cachot, la moustache rousse nourrit une haine furieuse contre Kwik et lui suscita, par ses camarades, toutes sortes de tourments.

Cependant, le *Jonas* poursuivait sa route avec un vent très favorable. On commença à compter les jours, et lorsque le capitaine annonça enfin qu'on allait atteindre la baie de San Francisco, la fièvre de l'impatience gagna tous les passagers.

Une après-midi que le ciel était très nébuleux, les deux amis étaient assis avec Donat dans l'entrepont de la seconde classe et s'entretenaient avec animation du terme prochain de leur long voyage et de leur débarquement dans le pays de l'or.

— Quant à moi, disait Creps, je ramasse autant d'or que je puis. J'en donne la moitié à mon père pour qu'il ne soit pas obligé de travailler dans ses vieux jours ; j'achète à mon frère un magasin de denrées coloniales, et je donne à chacune de mes sœurs une dot de 50,000 francs !

— Et vous même, demanda Donat, que garderez-vous donc pour vous ?

— Bah, je n'ai besoin de rien, répondit Jean. Ce n'est pas pour devenir riche que je suis venu en Californie. Pourvu que je puisse vivre libre et indépendant, et ne plus avoir de pupitre devant mes yeux, je suis content. Et si les goûts des richesses me prenaient un jour, je pourrais toujours revenir en Californie.

— Savez-vous ce que je ferai, moi ? s'écria Donat Kwik. Je ne retourne pas à la maison avant d'avoir tout un sac à froment plein d'or. Alors, j'achète un château aux environs de Natten Haesdonck, et je vais y demeurer avec Anneken et son père. Il y aura là tout ce qu'il y a de bon : de la viande au pot, du jambon dans la cheminée, de la bière forte dans la cave, des vaches grasses, de beaux chevaux et une voiture... oui, oui, une voiture. Et mon Anneken sera habillée comme une princesse ; et je veux, quand nous irons à la kermesse, qu'elle attire les regards de tout le monde, et je ferai boire les amis et manger les pauvres gens, et je serai joyeux, et je causerai et je sauterai avec mon Anneken du matin au soir. Le baron de notre village est aussi riche que la mer est profonde. Il a toujours l'air maussade et il est rare qu'il sourie ; mais Donat Kwik lui apprendra comment il faut vivre quand on a un sac d'or dans sa cave.

Je n'en demande pas tant à Dieu, dit Victor. S'il me permet seulement de trouver en Californie les moyens d'obtenir la main de Lucie Morello et d'assurer à elle et à ma mère un sort agréable, je bénirai éternellement son saint nom, dussé-je travailler encore rudement toute ma vie pour augmenter leur bonheur.

Tout à coup, la conversation des amis fut interrompue par un hurrah joyeux qui retentit sur le pont du *Jonas*. Ils montèrent en courant. Là, ils entendirent le cri triomphant de : — Terre, terre... Californie... San Francisco... Hourra, hourra.

En effet, le brouillard s'était dissipé et les côtes de la Californie se déployaient sous leurs regards émerveillés, des deux côtés d'un détroit qui leur fut désigné comme étant la Porte d'or, ou l'entrée de la baie de San Francisco. Au nord et au sud, ils virent la côte bordée par une immense chaîne de montagne dont la croupe verte s'étendait comme une ligne sombre et se perdait

insensiblement dans l'horizon nébuleux. Devant, le "Monte Diavolo," ou montagne du Diable, élevait vers le ciel sa cime couronnée encore, à une couple de mille pieds de hauteur, de cèdres gigantesques.

Pendant que, muets et en extase ils contemplaient le phare qui marquait la fin de leur voyage, le *Jonas* atteignit la Porte d'or et entra dans la baie de San Francisco, parsemée d'un grand nombre d'îles et assez grande pour contenir toutes les flottes de guerre du monde.

Le *Jonas* jeta l'ancre entre une centaine de navires de toutes les formes et de toutes les nations ; et les passagers, pleurant de joie et pleins d'enthousiasme, s'élançèrent en foule vers le côté du pont qui faisait face au rivage, comme si une lutte allait s'élever pour savoir celui qui mettrait le premier le pied sur la terre qui produit l'or.

X

SAN FRANCISCO

Plusieurs chaloupes allèrent et revinrent du *Jonas* au rivage pour débarquer les passagers.

Une soixantaine de ceux-ci étaient déjà sur le port, avec leurs coffres et leurs malles, attendant et regardant si les directeurs ou les employés de la Société la Californienne ne se montreraient pas pour transporter leurs bagages ou pour les conduire aux auberges ou maisons de bois que l'on avait préparées pour les actionnaires.

Pendant ce temps, les deux amis et surtout Donat Kwik, ouvraient de grands yeux en regardant les singuliers gens qui passaient par groupes ou s'arrêtaient près d'eux. Ce n'était pas les Mexicains avec leurs costumes éclatants qui attiraient le plus leur attention, ni les Chinois avec leurs longs jupons, ni les mulâtres avec leur large figure marron, ni même les naturels à moitié sauvages de la Californie. Ce qui les étonnait et leur semblait inexplicable, c'était l'extérieur des Européens, qui avaient probablement quitté comme eux leur patrie pour venir assouvir ici leur soif d'or. La plupart étaient sales et déguenillés, avec la barbe négligée et les cheveux en désordre, avec des souliers crevés aux pieds et des haillons autour du corps. Cependant, si misérable que fût leur air, ils portaient tous à leur ceinture un revolver ou un couteau poignard étincelant, et marchaient la tête levée, jetant à droite et à gauche des regards fiers ou paraissaient briller le sentiment de l'indépendance absolue. On voyait se promener également des personnes dont le costume et la physionomie indiquaient une position aisée et une éducation distinguée ; mais ils vivaient sur un pied d'égalité parfaite avec des gens sur le visage desquels la bassesse et la crapule avaient imprimé leurs ignobles stigmates ; on y voyait même des hommes qu'on eût pris pour des mendiants ou des voleurs serrer la main d'un promeneur qui avait l'air d'un baron, ou repousser brutalement le pistolet au poing, ceux qui avaient l'audace de les toucher seulement en passant.

— Dieu ! quelles mines repoussantes ont tous ces gens là ! soupira Roozeman. Je ne me suis jamais représenté autrement une bande de brigands. Qu'ils sont sales et sauvages !

— La tête m'en tourne, murmura Donat Kwik. Ici, on n'a qu'à se baisser pour ramasser de l'or, a-t-on dit ; il me semble qu'il serait préférable pour ces hommes qu'on pût y ramasser des culottes et des souliers neufs. Je ne sais, mais je crains fort que nous n'ayons à nous repentir de notre voyage. Ah ! si j'avais encore mes cinq cents francs.

— Vous êtes étonnant, dit Jean en riant, vous voyez tout en noir. Il va de soi que ce ne sont pas tous des millionnaires qui viennent en Californie. Ces gens-là sont probablement des voyageurs nouvellement arrivés, comme nous. Ils n'ont pas encore eu le temps ni l'occasion d'aller aux mines d'or, et ne faisant pas, comme nous partie d'une société qui pourvoit à leur entretien, ils souffrent un peu de misère. Vous remarquez cependant bien que l'espoir ou la certitude d'être bientôt riche leur gonfle le cœur et les rend fiers. Croyez-moi, ce que vous voyez ici est la réalité du rêve que les plus nobles cœurs caressent en Europe : la fraternité et l'égalité entre tous les hommes et toutes les nations, sans distinction de sang ni de rang.

— Oui, mais la fraternité avec tous ces pistolets et ces longs couteaux, répliqua Donat, m'inspire peu de confiance. Si ces deux gailards là-bas, avec leurs sales barbes, qui nous regardent si singulièrement, sont mes frères, pardieu, je n'aimerais point rencontrer quelqu'un de ma famille seul dans un bois.

— Tu ne comprends pas, répliqua Jean. L'arme à la ceinture de ces hommes est le signe de la liberté et de la vraie indépendance. N'as-tu jamais entendu dire que, dans les Etats-Unis d'Amérique, personne ne sort de chez soi sans revolver ? C'est pourtant une nation puissante et civilisée, qui donne à l'ancien monde l'exemple de l'indépendance individuelle et de la liberté la plus large. Vous en aurez l'expérience...

Un monsieur, passablement bien mis, à la physionomie noble et fière, s'approcha de Creps et s'offrit pour porter leurs bagages à la ville. Les Flamands le regardèrent avec de grands yeux, et Jean répondit en anglais qu'ils n'avaient pas, pour le moment, besoin de son service, parce qu'ils attendaient des gens qui se chargeraient de leurs coffres. Roozeman lui demanda très poliment comment il se faisait qu'un gentleman comme lui se vit forcé de faire un travail d'esclave pour gagner quelques schellings.

— Quelques schellings ! répéta l'autre en sou-

riant. L'état n'est pas aussi mauvais que vous le croyez. Je gagne journellement huit dollars et quelquefois douze.

— Que dit-il là ? s'écria Donat, qui avait appris sur le *Jonas* assez de trois ou quatre langues pour comprendre les paroles de l'Anglais ; que dit-il là ? Douze dollars ! soixante francs par jour ! Oh ! le charmant pays ! Pour porter des paquets, on n'a pas besoin de beaucoup d'esprit. Maintenant je ne crains plus rien. A Natten-Haesdonck, je devais travailler comme un cheval, et je gagnais à peine deux dollars par mois en sus de la nourriture.

Et il riait et battait des mains, comme si la certitude d'échapper à la misère l'avait rendu fou de joie.

L'Anglais, qui prenait ses exclamations pour une raillerie, porta la main à son couteau, jeta un regard menaçant sur Donat stupéfait et dit en s'éloignant :

— *Go to Hell, you damn'd idiot !* (Va en enfer, idiot damné !)

— Voilà, pardieu ! un frère bien chatouilleux ! murmura le poltron Kwik, entre ses dents. Encore un peu, et il allait me saigner comme un porc. Dites ce que vous voudrez, messieurs, tous ces gailards-là ressemblent à une bande de brigands qui vous cherchent querelle afin de pouvoir vous voler ou vous assassiner.

En disant cela il ramassa son sac de voyage et le serra avec force, comme s'il craignait d'être volé.

— Tu es méchant comme un vrai paysan flamand, dit Jean en plaisantant. Depuis la perte de tes billets de banque, tu ne vois plus que des voleurs. Ce monsieur ne te comprend pas ; il croyait que tu te moquais de lui ; quoi d'étonnant qu'il en soit blessé ?

Il fut interrompu par un grand bruit et par les plaintes des passagers, qui attendaient, comme lui, à côté de leurs malles. On leur avait assuré qu'il n'était pas encore arrivé de directeurs ni d'employés de la Société Californienne à San Francisco ; le *Jonas* était le deuxième navire de la Société qui eût paru dans la baie ; mais sans doute, le vaisseau sur lequel se trouvaient les directeurs et les instruments de travail avait eu des vents contraires. Il serait en vue au premier jour ; hors cette supposition, personne ne savait que dire de la Californienne, et il ne resta plus aux passagers qu'à se conduire selon le proverbe américain : *Help yourself*, que Donat traduisit par : *tâche de te tirer toi-même du pétrin*.

Il n'y avait rien à faire contre le sort ; la nuit allait venir, il fallait chercher un logis où l'on obtint au moins un abri pour la nuit. Il pouvait se passer encore quelques jours avant l'arrivée des directeurs de la Société. Ceux qui avaient de l'argent n'avaient rien à craindre ; les autres se tireraient d'embaras comme ils pourraient.

(La suite au prochain numéro.)

Dans un avant-scène.

— Oui, ma chère, le pauvre homme est inconsolable de la perte de sa femme... Il va tous les jours porter des fleurs sur sa tombe.

— Et quand se remarie-t-il ?

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le *fac-simile* de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

**Toux.** — Les *Brown Bronchial Troches* sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

**La Gorge.** — Les TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les *Orateurs* et les *Chanteurs* reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE UN MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "Les TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Défiiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchite Troches" se vendent seulement par boîtes.

## TRAFALGAR

On vient de lancer à Cherbourg un vaisseau auquel on a donné le nom du contre-amiral Magon, si héroïquement tué à la bataille de Trafalgar : on lira donc avec plaisir le récit suivant de ce combat ; récit des plus mouvementés et des plus intéressants.

Non loin de Cadix, sur le champ de bataille de l'Océan, l'Angleterre et la France se sont rencontrées, par une belle matinée d'octobre de l'année 1805.

La victoire impériale couvrait l'Europe de ses ailes ; Napoléon marchait sur Vienne, et mettait en action le poème de bronze, que la spirale de la Colonne devait garder éternellement.

Quand on joue sur deux chances, il faut s'attendre à perdre sur l'une des deux.

Le vent de terre est toujours propice à la France, le vent de mer est anglais.

Ce jour-là, il soufflait, comme un ami, dans les voiles de Nelson.

La flotte anglaise, disposée en angle aigu, s'avancait en bon ordre, pour couper la ligne de Villeneuve, dans les eaux du *Bucentaure*, vaisseau-amiral français. Le *Victory*, monté par Nelson, formait la pointe de l'angle, et laissait tomber, du haut de sa vigie, cette proclamation sublime : *l'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir. — England expects every man to do his duty.*

C'était un de ces jours où l'on sent qu'il est doux de vivre. La brise qui soufflait des jardins de Cadix et des collines andalouses embaumait l'horizon maritime ; les petites vagues de l'Océan roulaient des paillettes de soleil ; les regards contemplaient le plus émouvant des spectacles, le ciel d'Espagne fondant son azur avec l'azur du ciel africain, sous le dôme de l'infini.

Nelson, le duc de Bronte, comblé de toutes les faveurs de la fortune et de la gloire ; Nelson, le sensuel épicurien de Villa-Reale, le langoureux sybarite napolitain, se tenait debout sur la dunette du *Victory* en élevant le dandysme anglais jusqu'à l'hyperbole de l'héroïsme ; il dominait son armée, et voulait être l'éclatant point de mire de l'ennemi, avec tous les insignes de son grade, qui étincelaient au soleil, et le faisaient reconnaître de tous les artilleurs des batteries et des adroits tirailleurs des huniers. A ceux qui le priaient de ne pas s'exposer ainsi, il répondait : " Chaque homme fera son devoir si je fais le mien."

Autour des soixante vaisseaux, qui formaient un archipel flottant, semé de mâts, on n'entendait encore que le bruit des proues de cuivre ouvrant des sillons sur l'Océan, comme les charrues de la mort.

Tout à coup, le ciel serein sembla prêter l'arsenal de ses tonnerres à l'Océan, et la mer trembla et se b'anchit d'écume, comme le jour qui vit séparer les montagnes d'Abyla et de Calpé dans une insurrection de volcans.

Les batteries du *Victory*, du *Bucentaure* et du *Redoutable*, avaient fait feu de tous leurs canons.

A bord du *Bucentaure*, les grappins d'abordage étaient tendus vers le *Victory* ; toutes les mains brandissaient la hache. " Enfants, cria Villeneuve, je vais jeter notre aigle à bord de l'Anglais, et nous jurons d'aller le reprendre. — Nous le jurons, répondit l'équipage : *vive l'Empereur !*"

Le *Victory* tourna sur sa quille, fit feu de babord et de tribord, évita l'abordage, et vint manœuvrer dans les eaux du *Redoutable*, commandé par l'intrépide Lucas.

Les Anglais appellent un vaisseau un *homme de guerre, man of war*, et ils ont raison : une âme, une volonté, une pensée, font mouvoir ce grand corps de bois et de métal, et animent ce géant des mers. La vigie du *Victory* ordonna donc à chaque homme de guerre de s'attaquer corps à corps avec un ennemi, sans compter le nombre de ses canons.

Et, sur toute la ligne, le combat devint général. Alors, dans le nuage de fumée qui couvrit les deux flottes, Dieu seul a vu tout l'héroïsme que les marins ont dépen-

sé pour la gloire de leur nation, et sans profit pour eux.

Les gabiers du *Redoutable* attendaient Nelson, et lorsque l'amiral anglais vint côtoyer les bastingages du capitaine Lucas, les balles tombèrent des hunes, et la mieux conduite renversa sur son banc de quart l'illustre vainqueur d'Aboukir et le plus grand de tous les hommes qui aient honoré la profession de marin. Une once de plomb défait tout cela.

L'armée anglaise ignorait cette mort, et l'amiral Collingwood prit le commandement à bord du *Victory*.

Trente duels de vaisseaux continuaient la bataille et la poussaient jusqu'à la furie de l'extermination : les sabords heurtaient les sabords en échangeant leurs trésors de mitraille, les mats s'écroulaient comme des arbres frappés de la foudre ; les canonniers s'insultaient comme des voisins et se battaient à coup de refouloir quand la provision de fer leur manquait ; chaque pont était un champ de bataille, pris et repris, où les pieds glissaient dans le sang, où les marins, renversés sur les cadavres, luttait jusqu'au dernier souffle devant leur drapeau cloué au cabestan. La mer, si joyeuse le matin était hideuse à voir ; elle roulait d'horribles épaves dans une écume rouge, elle engloutissait les blessés et les rejetait cadavres à sa surface ; elle charriait des tronçons de mâts, des lambeaux de poulaines dorées, des balcons de gaillards d'arrière, des vergues chargées de voiles, des chaloupes trouées par les boulets, et les nageurs, accrochés à ces débris, Anglais et Français, tombés des vaisseaux, continuaient la bataille en se faisant une arme de toutes les épaves qui flottaient sur l'Océan.

La part de l'histoire est à peu près faite ; il faut songer maintenant à l'intérêt spécial de notre récit.

Le *Bucentaure* était une ruine et un charnier ; l'équipage se comptait par ses cadavres étendus sur un fleuve de sang. Les trois mâts avaient disparu dans la tempête ; les canonniers expiraient à côté de leurs pièces éteintes. Un petit nombre de survivants erraient comme des ombres. Deux amis, appuyés sur le bastingage, regardaient la mer en pleurant, comme s'ils eussent connu les vers de Virgile : *pontum aspectabant flentes*. L'un était le garde-aigle Donnadiou ; l'autre, un jeune échappé des pontons de Portsmouth, un volontaire, natif de Toulon, nommé Tonin.

Ils causaient tous deux en provençal, et aucune langue ne pourrait traduire l'élégie qu'ils fredonnaient à voix basse pour ne pas être entendus de l'amiral.

Malheureux Villeneuve ! il était assis sur l'escalier de la dunette, et il attendait Collingwood ! La mort n'avait pas voulu de lui ; son âme seule était blessée et sans espoir de guérison. Aucune faute ne pouvait lui être reprochée ; il perdait la journée de Trafalgar, d'abord par la suprême et mystérieuse loi de la fatalité, ensuite, à cause de l'héroïque inexpérience des officiers subalternes et du mauvais état de ses vaisseaux.

— C'est égal, dit Donnadiou à Tonin, ils n'auront pas l'aigle ; je l'ai attachée à un boulet de trente-six, et mon trésor est au fond de la mer.

— Si ces darnagas d'Anglais croient que je vais rentrer sur les pontons, dit Tonin, ils sont un peu trop Anglais dans leur idée...

— Eh ! bien, que feras-tu ? dit Donnadiou.

— Oh ! une chose toute simple. Je vais allumer ma dernière pipe, et je vais la fumer sur les graines d'oignon de la Sainte-Barbe. J'attends l'amiral... Col... l'amiral Chose ; ils ont tous des noms qui ne sont pas chrétiens, ces diables d'Anglais...

— L'amiral Collingwood, dit Donnadiou.

— Merci, camarade ; j'attends l'amiral Collinchose, et je le fais partir avec nous pour l'éternité.

En ce moment, un fracas épouvantable remplit l'horizon et fit tressaillir les plus braves : c'était le glorieux suicide du vaisseau *l'Achille* ; il venait de sauter en

voilant le soleil d'un nuage de débris, qui retombèrent sur la mer comme une pluie d'aérolithes. On entendit un long applaudissement sur toute la ligne des vaisseaux invalides, presque tous dématés, rasés comme des pontons, et ne pouvant imiter *l'Achille* ; car ils avaient épuisé leurs munitions.

Tonin chargea sa pipe, battit le briquet, mit l'amadou sur le tabac, fit le signe de la croix, et marcha vers l'écouille.

— Où vas-tu, enfant ? lui dit Donnadiou ; crois-tu donc que l'amiral n'aurait pas fait la chose avant toi, s'il restait cinquante livres de poudre dans notre sainte-barbe ?

Cette raison arrêta Tonin. Il jeta sa pipe à la mer et mordit son poing avec rage, et pleura comme un enfant.

Un visiteur arrivait dans les ruines du *Bucentaure* ; c'était le brave commandant l'Infernet.

Il avait quitté le dernier son vaisseau, percé à jour comme un crible et à demi sombré ; puis, traversant à la nage l'espace qui le séparait du *Bucentaure*, il venait associer son sort à celui de l'amiral.

— Eh ! bien, dit-il avec son flegme provençal, en embrassant Villeneuve, je suis content de ma journée, moi. *La victoire est à nous*, comme on dit dans *la Carivane*. Nous avons tué l'Angleterre, Nelson est mort.

— Ah ! ma belle flotte ! dit Villeneuve avec un soupir déchirant.

— C'est une perte de bois, dit l'Infernet ; nous avons toute une forêt coupée, dans le chantier du Mourillon. On fait des vaisseaux avec des arbres ; mais avec quoi fait-on Nelson ? Ce n'est pas un produit de charpentier celui-là. Et puis, regardez autour de vous, mon amiral ; l'Anglais a souffert autant que nous, il a perdu au moins quatre mille de ses plus braves marins et Nelson par-dessus le marché. Londres pleurera du sang.

Villeneuve répondit par un sourire triste, et désigna du doigt, par une large brèche du bastingage, une embarcation qui s'avancait, avec le *flag* d'Angleterre.

L'amiral Collingwood venait aussi faire sa visite à Villeneuve. Il salua respectueusement ceux qui entouraient le glorieux vaincu, et serrant la main de l'amiral français, il lui dit, sur le ton d'une extrême courtoisie :

— Mon devoir m'oblige de vous demander votre épée ; mais voici la mienne ; c'est un simple échange. Veuillez bien m'accompagner à bord du *Victory*.

Et, se tournant vers l'Infernet, il ajouta :

— Et vous accompagnerez votre amiral, n'est-ce pas ?

— Puisque le bon Dieu le veut, dit l'Infernet, je lui obéis.

— Commandant l'Infernet, reprit Collingwood, vous vous êtes conduit en héros ; vous avez laissé démolir votre vaisseau pièce à pièce ; vous auriez pu vous rendre plus tôt sans déshonneur.

— Eh ! o, dit l'Infernet, *ti lei donnarren naos é pintas* (Eh oui, nous te les donnerons, nos vaisseaux, tout neufs et peints) !

Le grand poète anglais reste bien dans la nature, lorsqu'il fait éclater le rire au milieu de la plus sombre tragédie. Un accès d'hilarité folle accueillit la réponse de l'Infernet. L'amiral Collingwood, qui connaissait ses auteurs, ne parut pas étonné ; seulement, il demanda la traduction de la phrase, et Tonin, qui avait appris l'anglais sur les pontons, traduisit le provençal. Collingwood réfléchit quelques instants, et dit avec un grand sérieux anglais :

— *Very buffoon ! very buffoon !* (Très-bouffon.)

La tristesse retomba bientôt sur le pont du *Bucentaure*. Un détachement de marins anglais arriva, pour servir de garnison sur le vaisseau prisonnier ; et Villeneuve et l'Infernet suivirent seuls l'amiral Collingwood, qui s'acquitta jusqu'au bout de sa mission, avec la grâce d'un gentleman accompli.

A son lit de mort, Nelson avait ordonné que sa flotte resterait sous voile toute la nuit, sur les eaux de la victoire. MÉRY.

## CHOSSES ET AUTRES

— A Chicago, Ill., il est tombé un peu de neige le 7, la première de la saison.

— Il y a en Russie 650,000 nobles héréditaires, et 380,000 dont les titres expirent avec eux.

— Les loups ont dévoré 22 pourceaux appartenant à un cultivateur de Westport, comté de Pope.

— L'exhibition du comté de Bagot aura lieu à St-Liboire mardi, 5 octobre prochain, au lieu du 21 septembre comme il avait été annoncé.

— Pendant le voyage du Czar à Livadia, 40,000 hommes de troupes et de police gardaient toute la ligne du chemin de fer.

— L'exposition du comté de Maskinongé aura lieu à Louiseville le 5 octobre prochain. Les amis de l'agriculture y sont invités.

— Une dépêche de Vienne dit que la Bulgarie doit proclamer son indépendance en octobre ; la Russie se prépare pour une campagne d'hiver.

— Un décret du czar de Russie vient de créer une décoration spéciale pour les femmes qui ont passé les examens et peuvent exercer la profession de médecin.

— Le maître-général des postes a permis de ranger les vignettes à gravures, pour livres et journaux illustrés, parmi les articles divers transmis au taux de 1 centin par 4 onces.

— On apprend que les Turcomans ont attaqué les Russes à Hoad-a-Kaleesi et à Bouchassan, et qu'ils ont pris de grandes quantités d'armes et de provisions.

— Un nommé Charles Livingstone a entrepris de jeûner 41 jours. Il n'est rendu qu'à son troisième, et déjà ses souffrances sont telles qu'elles ne lui permettent probablement pas d'atteindre le 10e jour.

— On calcul qu'il est sorti du district des Tross-Rivières et du Saguenay pour \$200,000 de bluets cette année. Ces bluets sont expédiés en grande partie, paraît-il, vers les Etats du Sud.

— Durant la dernière saison, il est passé dans les glissoires des Chandières, 2,465 radeaux de bois de constructions, contenant en tout 68,229 pièces de bois. Il y est entré dans les estacades de la Gatineau 398,528 billes.

— On vient de découvrir une mine de phosphate sur les terres de M. Valère Magnan et Zoël de Bellefeuille, à Saint-Mathieu, dans le township de Caxton, à peu de distance de la rivière Shawinigan, dans le district des Trois-Rivières.

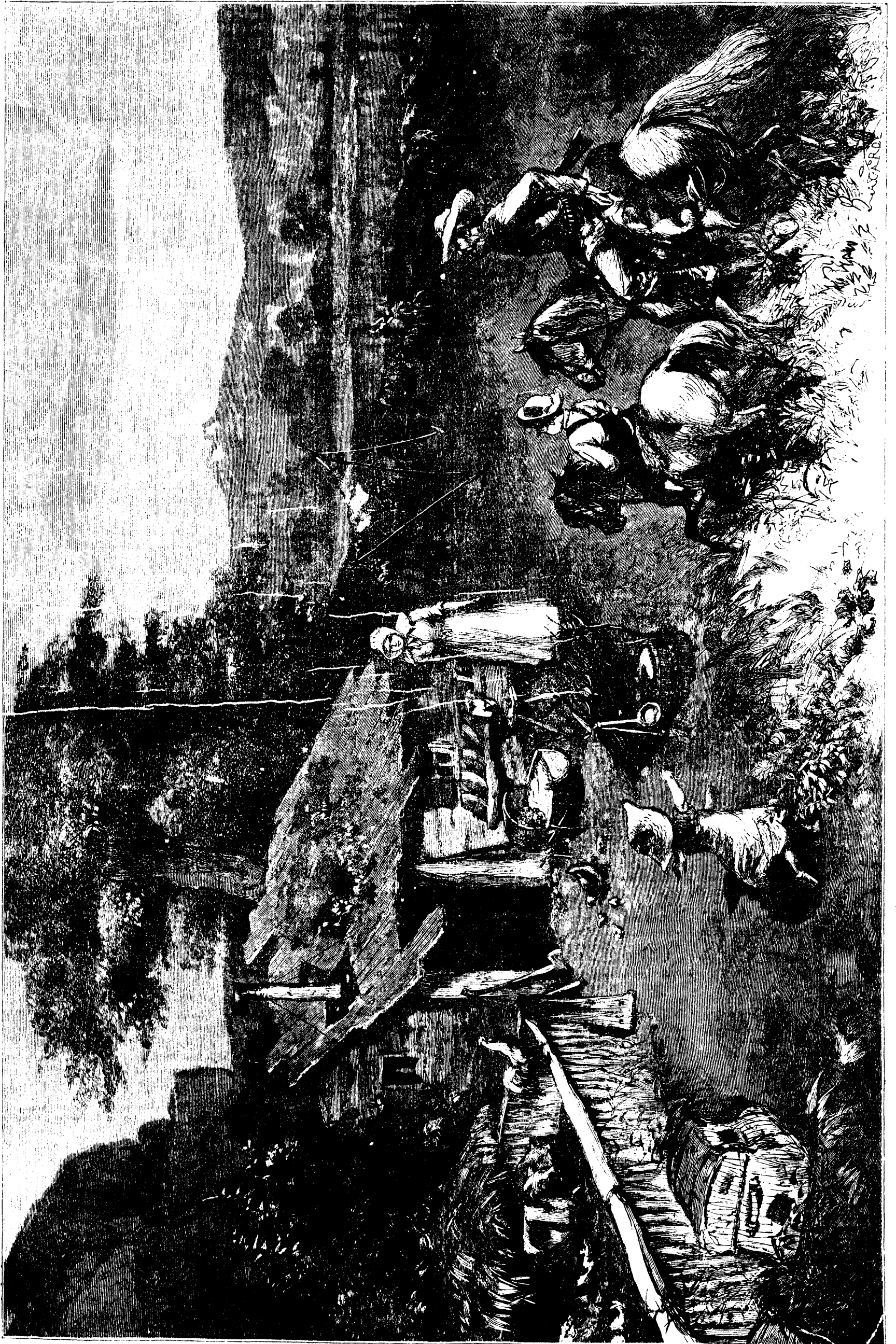
— En France, les taxes indirectes ont produit, pendant la première quinzaine d'août, un excédant de 12,460,000 francs sur les estimations, ce qui fait un surplus total de 107,077,000 francs depuis le commencement de l'année.

— La loi de l'Etat de New-York regarde comme un vol le fait de s'abonner à un journal, et de refuser de le payer ; et des poursuites au criminel sont déjà commencées contre certaines personnes qui se sont rendues coupables de ce délit.

— Des statistiques officielles qui viennent de paraître, il résulte que pendant les six premiers mois de l'année actuelle, 1,236 bœufs, 1,858 moutons et 625 porcs ont été importés des Etats-Unis en France.

— La première réunion du congrès pédagogique catholique, qui se tiendra à Montréal, les 21, 22 et 23 du courant, aura lieu, le 21, à 7 heures p.m., dans la salle du cabinet de lecture paroissial, vis-à-vis le séminaire Saint-Sulpice. Les institutrices et les institutrices qui désireront y assister seront reçus gratuitement, les premiers à l'école normale Jacques-Cartier, rue Sherbrooke, les seconds chez les dames de la Congrégation, rue Saint-Jean-Baptiste.





UNE COLONIE DANS LE NORD OUEST



—Un certain nombre d'artisans, arrivés dernièrement d'Angleterre par le Moravian, sont partis de cette ville pour Brantford, Ont., où ils doivent travailler à établir une nouvelle fabrique de coton et de laine, sous les auspices d'un manufacturier célèbre. Le nouvel établissement donnera de l'emploi à 250 hommes.

—A 3 heures du matin, dimanche, la ville de Cleveland, Ohio, a été illuminée par le passage d'un aérolicite qui, arrivé au-dessus du lac, a fait explosion avec assez de force pour ébranler beaucoup de bâtiments. Ses fragments se sont dispersés de tous côtés comme les fusées d'une pièce artificielle. De Grenville, dans le même Etat, on a vu le reflet du météore et entendu le bruit de son explosion.

—Les personnes qui ont l'intention de vendre le tabac qu'elles ont cultivé, sont tenues de prendre une licence au bureau du Revenu. Cette licence est donnée gratuitement et s'obtient en signant une réquisition que le Percepteur est chargé de fournir. Avis est donné que les autorités doivent commencer une ronde en vue de faire observer la loi et de confisquer tous les cigares, tabac coupé ou en feuilles, offert en vente et qui ne portent pas les timbres requis.

—Le chemin de fer Hudson River a amené à New-York un cheval géant. Il a 7 pieds de haut et pèse 2,450 livres. Tous les vétérinaires qui l'ont visité dans son écurie provisoire de Houston street, déclarent n'avoir jamais vu de solipède approchant de cette taille. Nous n'étonnerons personne en disant que ce phénomène est natif de l'Ohio, état qui a le privilège de fournir beaucoup de curiosités, sans parler des présidents de la république. Ce cheval monstre a été acheté par Barnum, moyennant 1,000 piastres.

—Un statisticien russe s'est amusé à calculer la distance que parcourt en un an la main d'un compositeur d'imprimerie. Il pose en principe qu'un compositeur habile, travaillant dix heures par jour (abs traction faite de la distribution et de la correction), compose 12,000 lettres. En comptant l'année à 300 jours ouvrables, on arrive donc au total de 3,600,000 de lettres. Or, le trajet de la casse au compositeur et du compositeur à la casse étant évalué à 2 pieds, cela fait en tout 7,200,000 pieds, —environ 1,782 milles.

—Le père Mallon, missionnaire français dans le territoire du Dakota, attaché à la tribu des Sioux dont Sitting Bull est le chef, a visité jeudi la prison des Tombs, New-York, en compagnie du père Regneau. Le père Mallon déclare par expérience que les prêtres et les sœurs de charité ne sont jamais molestés par les Indiens et n'ont rien à craindre d'eux. Les Peaux-Rouges ont été laissés jusqu'à présent dans la plus profonde ignorance, et le missionnaire travaille à répandre parmi eux les bienfaits de l'instruction.

—Voici les chiffres des visites qui ont eu lieu depuis trente ans aux différentes expositions internationales :

Table with 2 columns: Year and Number of visits. 1851, Londres..... 6,170,000; 1853, New-York..... 600,000; 1855, Paris..... 4,533,414; 1862, Londres..... 6,211,103; 1867, Paris..... 9,300,000; 1873, Vienne..... 7,254,867; 1876, Philadelphie..... 10,164,489; 1878, Paris..... 16,032,725; 1880, Sydney..... 848,653

—Voici un sujet remarquable que l'Amérique regrettera de ne pas posséder pour le joindre à ses curiosités médicales. Mais cette fois il s'agit d'une jeune et charmante fille, de Brême (Allemagne), qui, depuis la seconde semaine de janvier, passe son temps dans un état de sommeil à peu près continu. Pendant les huit mois écoulés depuis cette époque, elle s'est réveillée à peu près tous les deux mois et a voulu aussitôt, mais sans le pouvoir, reprendre ses occupations habituelles: le sommeil s'emparait bientôt de la jeune fille. Sa nourriture doit être liquide et chaque jour elle absorbe bouillon, lait ou

vin, sans se réveiller un seul instant. Les plus savants médecins de l'Allemagne ont étudié ce cas extraordinaire, mais jusqu'à présent n'ont pu obtenir aucun changement dans l'état de la malade.

—Un fléau bien plus redoutable que le nihilisme envahit en ce moment la Russie et y cause les plus vives occupations. "L'anasoplia austriaca" menace d'anéantir le tiers des récoltes sur pied. Cette mouche est bien plus à craindre que la sauterelle nomade, car elle se perpétue dans le pays qu'elle a ravagé et y devient endémique. Ce n'est plus le midi et l'ouest de l'empire qui sont la proie de "l'anasoplia"; le centre lui-même est atteint. L'agriculture est menacée de mort. Le danger est d'autant plus grand que "l'anasoplia" s'acclimata dans les provinces les plus fertiles. Il y a deux ans, cet insecte fit pour la première fois son apparition dans le midi de la Russie et y causa des dommages évalués à 100 millions de roubles.

—En France il y a 9,691,261 personnes investies du droit de suffrage aux élections politiques, soit 26.3 pour cent des habitants; en Suisse, 642,552, soit 24.2 pour cent; en Allemagne, 8,523,446, soit 25.2 pour cent; en Angleterre, 2,719,590, soit 11.5 pour cent; en Autriche, 1,242,946, soit 5.9 pour cent; en Portugal, 216,688, soit 5.4 pour cent; en Italie, 605,007, soit 2.2 pour cent; enfin, en Belgique, 63,278 électeurs, soit 1.8 pour cent de la population.

Ce dernier chiffre est particulièrement éloquent; c'est en Belgique, c'est-à-dire dans un pays où, sauf le conflit religieux suscité dernièrement, le gouvernement et l'opinion publique ont montré durant cinquante ans une sagesse exemplaire, qu'il y a le moins de citoyens autorisés à participer aux affaires publiques. En France on en compte comparativement près de quinze fois plus.

—Une terrible explosion vient d'avoir lieu dans la houillère de Seaham (Angleterre). Les deux puits d'aérage, à un demi-mille de distance, sont bouchés par des éboulements, et de 250 à 3000 travailleurs sont renfermés dans la mine. Aux dernières nouvelles, malgré tous les efforts, on n'avait pas encore pu les atteindre. On ne sait pas combien il en est péri. On a pu cependant communiquer avec dix-huit d'entre eux. C'était un spectacle navrant de voir les femmes et les enfants des pauvres mineurs enterrés vivants s'assembler autour de la gueule encore béante des puits et pousser des cris lamentables. On ne sait pas encore la cause de l'explosion, c'est-à-dire comment le grison a pu s'enflammer, vu que les règlements quant à l'usage des lampes de sûreté étaient des plus sévères. Mais parmi les mineurs il se trouve toujours de malheureux fumeurs qui ne craignent pas d'exposer leur vie et celle de toute une équipe de houilleurs pour satisfaire leur amour de la pipe.

Deux ouvriers de portières, déguenillés, un peu mendiants, beaucoup ramasseurs de bouts de cigares, causent ensemble et parlent de politique.

La discussion paraît vive, et l'un d'eux, s'arrêtant subitement, lance à l'autre d'un air victorieux: —Tu diras tout ce que tu voudras, que sessions-nous sans 89? des malheureux!

A NOS COMPATRIOTES DES ETATS-UNIS

Notre agent, M. E. Stevens, se prépare à visiter les places suivantes :

Table with 2 columns: Locations. Oxford Plain, Webster, Southbridge, North Groovnosdale, Putnam, Danielsonville, Wauregan, Jewitt City, Taftville, Oakum, Baltic, Willmantic, Quidnic, Watick, Pittsfield, South Adams, North Adams, Williamstown, Troy, Cohoes, Glen's Falls, Whitehall, Rutland, Vergennes, Burlington, St-Albans, Montréal.

Le Remède du Père Mathieu

Guerit l'intempérance d'une manière prompte et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un frugal, un tonique et un astringent; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir immodéré de boire; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence désordonnée paralyse presque toujours, et fortifie en même temps le système nerveux. Le lendemain d'une orgie, une seule cuillerée à thé de cette préparation fera disparaître toute dépression mentale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et le torpéur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix: \$1 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada,

S. LACHANCE, Pharmacien 646, rue Ste-Catherine Montréal

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 16 septembre 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 234.—MM. V. Gagnon, F. Côté, Z. Delaunais, Québec; Un ami des Échecs, Ottawa; Trifurvien, Trois-Rivières; P. Dugas, M. Toupin, Montréal; M. Lalandry, New-York; N. O. Paquin, Montréal; L. O. P., Sherbrooke.

NOUVELLES

—Des correspondances de Londres annoncent qu'un match aura lieu probablement entre MM. Zukertort et Blackburne.

—Le problème qui consiste à conduire le cavalier d'un point donné à un autre, en le faisant passer par toutes les cases de l'échiquier, est susceptible de 35,000,000 solutions. Le Rév. M. Serge, de Stchoulepnikoff, qui vivait au 16e siècle, a trouvé e-la!

—Nous souhaitons du succès à un nouveau journal d'échecs qui doit paraître en janvier 1881, sous la direction de MM. Ranken, Wayne, Andrews et Watkinson; cette revue recueillera la succession du Huddersfield College Magazine. Le prix est de six chellins sterling. S'adresser à E. John Watkinson, Fairfield, Huddersfield, Angleterre.

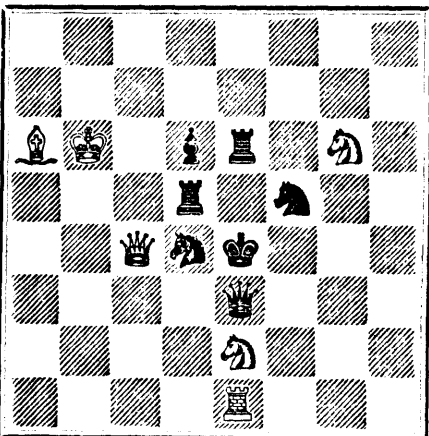
—M. Shaw, amateur d'échecs, de cette ville, est allé il y a quinze jours, faire une promenade à Saint-Hyacinthe, où il fit la rencontre du Rév. M. Barque et de M. Boivin, déjà bien connus de notre monde d'échecs. M. Shaw a joué plusieurs parties simultanément contre MM. Barque et Boivin, et fit ensuite plusieurs parties simples; d'après les renseignements que nous possédons, les succès furent partagés également.

Nous publions plus bas un problème du Rév. M. Barque, et une partie jouée entre MM. Boivin et Shaw.

PROBLÈME No. 237.

Composé par le Rév. M. F. X. BURQUE, St-Hyacinthe.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

Solution du problème No. 234.

Blancs. Noirs. 1 C 2e FR 1 ? 2 Mat selon le coup des Noirs.

128e PARTIE

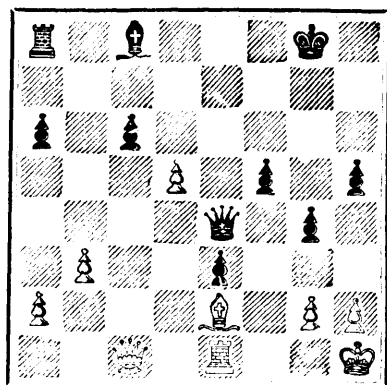
Jouée à St-Hyacinthe, le 30 août dernier, entre MM. J. W. Shaw, Montréal, et C. A. Boivin, St-Hyacinthe.

Gambit du Roi accepté.

Table with 2 columns: Blancs and Noirs. M. SHAW. M. BOIVIN. 1 P 4e R 1 P 4e R. 2 P 4e FR 2 P pr P. 3 C 3e FR 3 P 4e CR. 4 P 4e F 4 Q 3e FD. 5 P 4e D 5 P 3e D. 6 Roquent 6 F 2e C. 7 P 3e FD 7 P 4e TR (a). 8 D 3e CD 8 C 3e T. 9 P 5e R 9 P 3e FR (b). 10 P 6e R 10 C 2e R. 11 P 5e D 11 P 3e FD (c). 12 C 4e D 12 P 3e TD. 13 P pr P 13 C pr P. 14 C pr P 14 P pr C. 15 D 2e FD 15 P 4e FR. 16 P 3e CD 16 P 4e D. 17 F 3e D 17 Roquent. 18 D 2e R 18 D 1er R. 19 P 7e R 19 T 3e F. 20 F 3e T (d) 20 T 3e R. 21 D 2e FD 21 D 2e FR. 22 C 2e D 22 F 3e FR. 23 T D 1er R 23 P pr P. 24 F pr F 24 D pr F. 25 D 1er D 25 C 5e C. 26 T pr T 26 D pr T. 27 T 1er R 27 D 2e FR. 28 P 4e FD 28 C 6e R. 29 D 1er F 29 D 3e FR. 30 F 2e R 30 P 5e C. 31 C 1er F R 31 D 5e D. 32 R 1er T 32 D 5e R. 33 C pr C 33 P pr C (e). 34 P pr P

Position après le 34e coup des Blancs.

NOIRS.



BLANCS.

Table with 2 columns: Blancs and Noirs. 35 D 6e FD (g) 34 P pr P (f). 36 F 4e F, 36e D. 37 D 7e F, 37 R 1er T. 38 D 8e D, 38 R 2e C. 39 D 8e C, 39 R 1er F. 40 D 8e C, 40 R 2e R. 41 F 5e D 41 Abandonnent.

NOTES.

- (a) Jusqu'à ce point, les mouvements sont correctes des deux côtés, mais nous croyons que le présent coup des Noirs est un peu hazzardé, et qu'il aurait été plus prudent de se tenir sur la défensive plutôt que de vouloir prendre l'attaque. (b) Roquer était ici le coup juste. (c) Très à propos, car ces Pions seraient devenus dangereux. (d) Les Blancs voudraient à tout prix conserver ce P, mais il est habilement enlevé par les Noirs. (e) Les Pions Noirs du côté du Roi deviennent formidables. (f) Au lieu de P pr P, les Noirs auraient dû jouer F 2e C D, mettant ainsi deux pièces en jeu et avec une position beaucoup plus forte. Alors si P pr P, F pr P et menaçant le mat par D pr C. Les Blancs sont forcés de défendre immédiatement le P C, ce qui rend leur position assez critique. Nous croyons que le coup suggéré était préférable à celui du texte, et faisait gagner la partie aux Noirs en dépit de n'importe quelle défense adoptée par les Blancs. (g) Bien joué. Ce coup décide de la partie. (h) Perte de temps. Pourquoi pas F 5e D, immédiatement? Mais sans doute les Blancs espéraient par cette manœuvre arriver au mat.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. T., bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

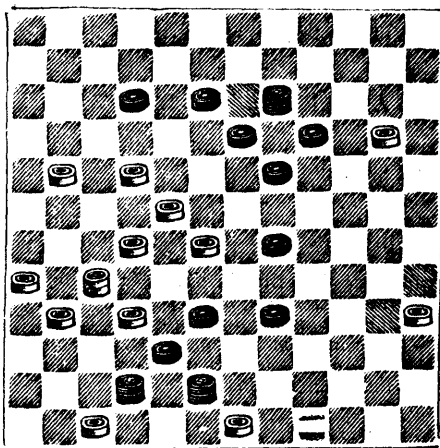
AUX CORRESPONDANTS.

Solutions justes du Problème No. 230 Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis.

PROBLÈME No. 231

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 230

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de and Les Noirs jouent de. 36 30 58 47. 69 62 56 58. 70 64 58 60. 66 25 19 32. 30 24 33 38. 24 17 38 45. 17 12 45 50. 12 6 50 57. 6 6 57 63. 56 34 63 70. 34 53 70 48. 42 53 et gagnent.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

- 1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement. 2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste. 3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit. 4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima acie d'intention de fraude.

LA PLUS GRANDE EXPOSITION DU CANADA

Déploiement colossal

Merveilles de l'Art DANS LA CITÉ DE MONTREAL

14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23 et 24

SEPTEMBRE

Programme sans précédent sur le continent; quinze jours d'amusements et de réjouissance de toutes sortes.

Huit magnifiques bâtisses pour l'exposition. Le plus beau terrain que l'on puisse voir sur le continent pour une exposition.

L'exposition comprendra d'abord un immense déploiement de machines en mouvement, montrant les différents procédés de diverses fabrications, et des spécimens des produits agricoles, horticoles, industriels et minéraux du Canada et du monde entier.

Les amusements qui accompagneront l'exposition sont nombreux et dignes d'attirer une foule immense. Il ne sera peut-être jamais offert un spectacle aussi complet au Canada.

Tournoi de Crosse

Consistant en une série de parties devant être jouées entre les meilleurs Clubs du monde entier, et offrant une magnifique occasion de jouir pleinement du coup-d'œil unique qu'offre notre jeu national.

Expériences de torpilles

Dans le port, faisant voir les effets terribles de ces effroyables engins de guerre.

Splendide feu d'artifice

Accompagné d'une illumination de la Montagne au Feu de Bengale, d'une magnifique exhibition de pièces montées, de la décharge de deux cents bombes énormes éclatant dans les airs et laissant échapper des myriades d'étoiles multicolores.

Ascensions en ballon

Grandes fêtes musicales

Jeux athlétiques

Expériences de la lumière électrique

Musique tous les soirs sur les carrés publics par trois fanfares militaires de premier ordre

Excursions à bon marché de toutes les parties du pays et des Etats-Unis

VOIR LE PROGRAMME

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, un ASTOR HOUSE NEW-YORK.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de M.M. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts. - Cie. de Cartes NASSAU, N.-Y.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 10 sept. 1880.

Table with columns: FARINE, \$ c. \$ C. Items include Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, etc.

Table with columns: GRAINS. Items include Blé par minot, Pois do, Orge do, etc.

Table with columns: LAITERIE. Items include Beurre frais à la livre, Beurre salé do, Fromage à la livre.

Table with columns: VOLAILLES. Items include Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, Oies au couple, etc.

Table with columns: LÉGUMES. Items include Pommes au baril, Patates au sac, Fèves par minot, etc.

Table with columns: GIBIERS. Items include Canards (sauvages) par couple, do noirs par couple, etc.

Table with columns: VIANDES. Items include Bœuf à la livre, Lard do, Mouton do, Agneau do, etc.

Table with columns: DIVERS. Items include Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, Miel à la livre, etc.

Marché aux Bestiaux

Table with columns: Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs, Bœuf, 2me qualité, etc.

Table with columns: Foin, 1re qualité, par 100 boîtes, Foin, 2e qualité, etc.

PROVERBES

"Nul ne peut être malade lorsque l'estomac, le sang, le foie et les reins sont dans un état sain, et c'est ce qu'on obtient en se servant des Amers de Houblon."

"Les Amers de Houblon sont toniques, très nourrissants, un appétitif puissant, un fortifiant et le premier curatif du temps."

"Impossible d'être longtemps malade si vous faites usage des Amers de Houblon."

"Pourquoi tant de guérisons opérées par les Amers de Houblon?"

"Parce qu'ils donnent une bonne digestion, enrichissent le sang et donnent le bon fonctionnement à tous les organes."

"Quelle que soit la maladie dont vous souffrez ou l'état de votre esprit, soyez certain que les Amers de Houblon vous feront du bien."

"N'oubliez pas que les Amers de Houblon ne font jamais de mal, mais toujours du bien, et cela, toujours et sans cesse."

"Servez-vous des Amers de Houblon pour purifier votre sang, régulariser votre estomac et vous donner une bonne humeur."

"Les Amers de Houblon calment les nerfs et provoquent le sommeil réparateur."

"Les Amers de Houblon font disparaître la torpeur du foie et la maladie des voies urinaires, deux causes de trouble dans l'organisation et qui mettent la santé en danger."

Essayez les AMERS DE HOUBLON pour la toue et toute autre douleur.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

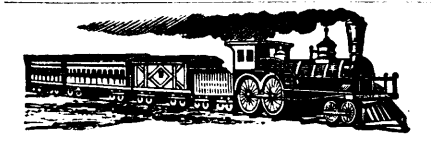
DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

FER BRAVAIS. Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSÉ BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A partir de Mercredi, le 23 JUIN 1880, les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MAILL. EXPRESS. Rows include Départ de Hochelaga pour Hull, Arrivée à Hull, etc.

(Trains locaux entre Hull et Aylmer.)

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal. BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place d'Armes. BUREAU DES BILLETS, 13 Place d'Armes, 202 Rue St. Jacques, Montréal.

L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.



Chemin de Fer du 'Pacifique Canadien

Soumissions pour matériel roulant

Le temps pour recevoir les soumissions pour fournir le matériel roulant pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien devant être livré durant les quatre prochaines années est de nouveau prolongé jusqu'au PREMIER OCTOBRE prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 juillet 1880.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année:

- 20 locomotives. 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département. 20 wagons de seconde classe. 3 wagons d'express ou de bagage. 3 wagons de fret et wagons fumoirs. 240 wagons de fret couverts. 100 wagons de fret découverts. 2 charrettes pour le déblaiage de la voie. 2 charrettes à neige. 2 charrettes en saillie. 50 wagons d'équipe.

Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba.

En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARS prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le soussigné recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER JOUR de JUILLET prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1888.

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—Impression de luxe—broché \$1.00 même par la poste \$1.20

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bâtisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)